RECUEILS DE POÈMES

Du Trouveur Pierre Marcel Montmory

PIERRE MARCEL MONTMORY TROUVEUR : *Le mot trouveur est le mot moderne qui vient du mot indo-européen "trobar" qui signifie "trouver" et qui a donné les mots anciens de : troubadours (en langue d'Oc) et trouvère (en langue d'Oïl). Je ne cherche pas, je trouve, je suis né avec le don. C'est le peuple qui m'a toujours appelé "poète", ce qui pour moi un compliment qui signifie que mes ouvrages ressemblent à la vie. Je suis aussi ouvrier travailleur artisan.*

TITRES

1. Voyage solitaire
2. Humaine destinée
3. Le sauvage
4. Le chemineau
5. Le nom d'un chien
6. Humains
7. Les poèmes naissent sur le sable
8. La mer la vie la terre
9. Poèmes en fleurs
10. Xénos
11. À l'adab
12. Le poète retrouvé

* Gaston Bellemare (directeur du festival international de poésie de Trois-Rivières-Québec) : *« Tu es à la hauteur et la grandeur de ce qu'il y a dedans chaque mot. Je t'apprécie, belle et grande bête de solitude partagée ».*

VOYAGE SOLITAIRE

Lorsque j'arriverai chez toi, prépare un feu de rêves
Les nouvelles que j'apporte je les lirai au coin de ton œil
Remplis ta cruche d'eau douce pour mes oliviers bavards
Et tu rompras une galette d'orge pour ma faim curieuse
Même si tu n'as rien attends-moi tranquille sur ton seuil
Dans ma marche j'aurai ramassé le meilleur des nectars

J'allonge mon pas lourd de certitudes dans les cailloux
Sur la peau du dos des montagnes ravagées de sources
Je mène mon troupeau de verbes serrés dans mon sac
Mon bâton de marche pousse la ligne de l'horizon fou
Sur les côtés de mon sentier se tiennent les crocs des ours
Ma dernière heure mon ombre me suit comme un pacte

Je vais porter parole aux habitants des cavernes
Qui ne sont pas sortis de ces repaires de la terre
Où mûrissent les grains de blé dur quand le ciel est tendre
Et à ces buveurs de lait ignorants tout des tavernes
Je ferai voir tout l'invisible caché sur la terre
Qu'ils soupçonnent de vouloir toujours leur apprendre

Qui de loin me fera signe franc m'espérant de son seuil
Que d'autres portes se refuseront comme vent claque
La tendre pierre finit par s'user mais la nature dure
Que je lui apporte nouvelle naissance ou vieux deuil
Qu'il m'offre le peu qu'il possède ou montre ses trésors
L'hospitalier polit son cœur le sauvage perdure

Maintenant loin du départ et toujours arrivant le soir
Le premier feu allumé et l'ombre qui s'habille en noir
Je surgis entre les pierres empilées des logis muets
Entre les cris des bêtes et les voix des humains sujets
Que j'interroge leur porte honoré d'indifférence
Ma dignité me laisse entrevoir l'aimable chance

Me sourit une antique connaissance hôtelière
Sinon je passe le gué et file loin des barrières
Et me loge dans un creux affable pour ma fatigue
Et du moins sans paroles me laisse manger des figues
Je digère ma nuit à la table des étoiles en fête
Ou subit l'affreux temps de la disette des défaites

Quand je suis l'hôte d'un ami reconnu par son accueil
Joyeux je flambe au feu ses paroles et recueille
Les braises brûlantes de son journal extraordinaire
Des dons merveilleux de son grand et humble ordinaire
Ma curiosité s'excite par des questions muettes
Que mon hôte devine et satisfait mes requêtes

Plus fort que moi le sentiment remonte des profondeurs
Et soudain je me mets à parler comme à mon heure
Où sans plus tarder je dis ce que je me sens devoir
Dire pendant qu'il est encore le temps de dresser mémoire
Que mes hôtes d'un instant profitent de mes récoltes
Que j'ai dument engrangées pour nourrir le sang désinvolte

Les pierres sont à l'humain ce que la pierre est à l'eau
Et le bon grain murit comme l'apprêt du parfait levain
Des mains travailleuses d'une payse au four du pays
Les hommes distribuent le pain à tous comme bien il faut
Vivre et mourir et naître sans peur ici et demain
Le plein chant d'amour des friches humaines a jailli

Avant l'aube le jour tend son poing dans un coin de la nuit
La rumeur inquiète tapie dans les collines humides
Et le vent capricieux retenant son souffle échaudé
Comme si tout devait commencer maintenant tel un ennui
Logé dans le cœur des pierres un poison apatride
Coule dans les veines de cette terre ravaudée

Et soudain il pleut du fer rougi et coule le sang noir
Les gestes déréglés des hommes et la parole muette
Des bouches qui se tordent et mordent leurs lèvres
Des ombres coupantes et des lames d'éclairs un drap noir
Recouvre d'encre l'horreur établie et les amulettes
Des chiens sans collier étonnés de brûler de fièvre

Comment les hommes d'ici n'avaient pas cru les remous
Dans l'eau des sources claires dans la boue des marais
Les tourbillons des vents le lait où le marc du café
Non le temps leur donnait la santé et l'éternel fou
Qui suffisait à leur contentement chaque jour fait
Sans qu'il ne fut jamais possible un seul autodafé

Pour le temps haché par le fer et la patience des vers
Aucun n'avait jamais fait cauchemar inouï de cette boue
Qui recouvrait mal le bonheur des simples ignorés
Faciles à rayer des cartes au temps des affaires
Des étrangers étant surgis de l'innommable trou
Pour se gaver d'or noir et hisser leur drapeau déshonoré

Ils avaient avec eux la confiance bornée au plus haut
Et les armées de pauvres convoyaient les butins
Aux châteaux qu'ils construisaient en pierres et en sueur
Ils figuraient à l'heure des supplices témoins par défaut
Et gagnaient des tours au manège des tristes putains
Et les meilleurs remerciaient leurs bourreaux en quatrains

Terres usées jusqu'au sable et sources taries de l'envie
Les hordes de déshérités filaient la ligne dure
De chaque côté de l'horizon l'errance les menait
D'une frontière à l'autre pour rançonner leur vie
D'un bout de haillon ils faisaient une digne voilure
Pour qu'on les vit de loin disparaître à jamais

Pays effacés sous les voies commerciales goudronnées
Pays volés aux souvenirs à la mémoire perdue
Sans billet de retour toujours en avant de la mort
Peuples vagabonds des crépuscules abandonnés
Sans sépulture qu'une couverture de terre nue
Ils vont, par millions, faire l'article au pied du veau d'or

On appelle sa vie la chance quand on est du bon côté
La balance est truquée le ventre à peu près plein
Les nuages ne tombent pas sur les têtes numérotées
Ah vraiment il fait bon survivre sans se faire botter
On consomme sa misère sans tirer sur ses liens
Et si on se tait le cerveau bien vide on peut roter

Seulement le soir revient avec son cortège d'ombres
Le sommeil agité par un souffle sur la braise des ruines
Nous entraine au pays gras dans les bras des mères
Et tous les enfants qui ne se comptent plus en nombre
Appellent leurs pères quand la peur de naître culmine
Et les rêves soudain reprennent et l'utopie prospère

Pourquoi l'aube pour les veilleurs et le jour pour les morts
Sur la poussière du vieux temps voici la boue du nouveau
Avec de quoi pétrir les mains feront sentir le pays
Sans plus de fatigue que celle de l'or qui dort
Avec qui tout le monde réalisera les travaux
Et alors quels beaux visages la carte de ces pays

Vous lirez ce poème sage pays d'un visage
Où les tempêtes ont fini par amener le beau temps
Avec la patience et le calme dans l'effort
Vous ne regretterez pas votre obligé passage
Qu'à l'arrivée pour votre départ vous aimerez d'autant
Que la muse jamais ne dort l'amour jamais mort

Alors je suis revenu au pays plat l'assiette vide
Pas un grelot de sous sonnant dans l'écuelle du refus
Et les vallées et les montagnes déchaînaient leurs vagues
Et s'engouffraient dans l'abîme du ciel rouge éventré
Aucune ancre de bras ne retenait plus aucun surplus
Et la récolte était poussière de sueur et cris muets

Hommes quittent les ombres femmes lâchent les cruches
Fœtus dégringolent l'abîme des crues diluviennes
Les tripes du monde vomies sur le sol bétonné
Voici le saint profit des pères poussant leurs fils
Au crime signé d'un billet d'absolution pour bénéfices
Que le dieu Argent repu verse dans la bourse d'un temple

Sommes-nous venus ici seulement pour compter les jours
Suis-je le troupeau apathique ou suis-je moi-même clique
Compté-je plus que mes doigts et l'alphabet des abeilles
Que mon miel serait bon tant que je verrai mille fleurs
Mon pain lèverait dans l'eau des sources salées de sueur
Tant j'entendrais le rossignol tant les oiseaux de nuit

Alors je suis reparti sans boussole à travers l'inconnu
J'ai traversé des forêts de griffes et des fleuves étrangleurs
Et jamais homme arrêté pour flairer l'immuable senteur
Que toujours me poursuivait une ombre en robe chagrine
Le vent d'un corps tiède sentant le musc et l'aubépine
Que je ne crois plus qu'en elle ma mie orpheline

Quel est ton nom à toi qui marche collé(e) à mon poème
Tu pousses mon épaule ou me tire par la manche
Gardant un cap que j'ai perdu me souvenant alors
De ma naissance au bord d'un fleuve où mon berceau
Dérive ayant quitté les bras innocents de mon être
Tu hisses ton voile épousant le vent qui me berce

Me voici sujet de l'illusion l'époux d'une chimère
Je débarque de ma galère fantôme pour échouer
Sur les quais des villes des solitudes emmurées
Et ton ombre douce a disparue dans le bitume
Dans le noir je crache mon infortune errance
La force verse sa lumière le Soleil disparaît

Ô, mes amis, qui habitez mon cœur, voyez, je pleure
Sans larmes mouillées ne pas me faire voir des ennemis
Car dans les cités je sens bien la jalousie de l'ennui
Qui cherche ses proies et les broie et coule le ciment
Désespoir pour distribuer ses illusions payantes
Je n'ai pas cent sous pour m'offrir un rire sur ma faim

Je suis libre et j'apprends à tenir haut en estime
Le refus poli l'indifférence mesquine le mépris
Ce qui est cousu dans les songes habillant les humains
Qui me ramène à moi accompagne ma solitude
Je suis sûr maintenant je cherche ma mie qui me cherche
Et tous sans un jour oublié partageons notre dèche

Le pays est de tous les côtés où tu regardes
Ne cherche plus trouve en plein ce qui fait une grâce
Dans un jour gris une menace un pari perdu
La beauté que tu peux voir tu l'as inventée sans orgueil
La faim est comblée sitôt que tu la nourris avec peu
La quantité de toi-même donne le curieux goût

Alors sur la ligne départ j'arrive de bon pied
Mets du vent dans mes souliers la gueuse peut gambiller
Je lui paierai Pampelune et un bon oreiller
Quand elle aura chanté j'embrasserai sa gorge nue
Elle m'appellera son prince me contera ses châteaux
Je couvrirai son sommeil de mon plus bel oripeau

HUMAINE DESTINÉE

Nous serons plus nombreux que les roses sauvages
Chargées d'épines durcies au feu des étés
Nous serons l'aubépine surprenant les bergers
Tandis que le noir du ciel entasse les orages

Nous serons plus nombreux que les nuages
Poussés par les vents qui transportent nos messages
Nous chanterons dans nos têtes aux murs du silence
Les litanies muettes qui ont mérité les potences

Nous serons gorge sèche dans les sillons du sable
Pour semer graines de colère et larmes de sang
Et nos jeunesses en lambeaux se traînant
Balanceront leurs rires rouillés à l'ineffable

Terre rendue à l'acier plombant les murs
Nous ne pouvons plus même un murmure
Et la force des lâches nous oppresse
Nous n'avons que la vie pour seule maîtresse

Alors en un bouquet fraternel nous nous offrons
Pour vaincre l'injuste sort fait à Cupidon
Pour réparer l'offense à la beauté de Ninon
Nous marchons solitaires sous le même nom

Nous sommes la somme de nos chemins humains
Plus nombreux que les roses et autant que les fleurs
À veiller pour le lendemain, vaillants de cœur,
À battre le blé des récoltes de nos deux mains

Nous serons plus nombreux que les roses sauvages
Chargées d'épines durcies au feu des étés
Nous serons l'aubépine surprenant les bergers
Tandis que le noir du ciel entasse les orages

JOUR SAIN

Les ruines de l'oppression dans lesquelles
Les anges s'incarnent en humains presque des îles
Sur la terre entre les pierres et les sources d'eau
Inspirent à nouveau le vent libre et l'oiseau

Pour que les enfants jouent à la destinée
Sous la voûte du ciel les étoiles d'argile
Pétries par les mains qui mangent le pain du jour
Les nuits enchantent les muses d'un poète
Ses fidèles compagnons partage sa quête
Et le Soleil jamais ne s'éteint ni la faim
De connaître l'amante sous la Lune
Sans témoin le refrain pénible des hunes
Quand les navires virent sur des terres d'écueils
Et que les marins brisent leur quille sur les quais
Et que les filles à l'abandon les délivrent
De leurs secrets pardons déchirants leur cœur
Comme sur les lèvres bues d'une douceur
Que les mères les rappellent au grand soir
Des pères partis sur le front des bâtisses
Les ruines de l'oppression dans lesquelles
Les visages pieux couverts de cendres
Lavent à l'eau pure les souillures bénies
Et que le vent libre continue ses chemins
Jusqu'au dernier souffle des humains
Rassasié de sort commun et de chance
D'échapper aux sermons et à la potence

SONNENT LES MATINS

Cheval noir pétri de l'argile de la nuit
Vagabonde dans les prairies qui abondent
Dans ce beau paradis sans propriétaire
Quand le temps gris n'entasse pas les pierres
Et que l'écume blanche de sa crinière
Vole à la crête des vagues de la mer
Un peu de sel pour pimenter sa danse
Quand il entend le galop de son aimée
Ses sabots rebondissent en pas feutrés
Dans les fleurs tendres du printemps amoureux
Réveille ma mémoire assoupie dans les ruines
Où je lézarde au Soleil, le jour trop blanc
Pour dresser la bête, sauvage comme moi,
Paresseux s'abreuvant à l'ombre des feuillages
Et grignotant tous les fruits mûrs évanescents
Ce cheval va où il va, je vis si je peux

Sans galop rapide mais cheveux libres au vent
J'épouse la bonne fille de vie en marchant
Les muses jalouses marchent devant riant
Je mâche ma pomme croque dans leurs chairs
Elles me mordent la bouche je les laisse faire
Je pense au cheval et mon cœur galope
Cheval noir pétrit de l'argile de la nuit
Vagabonde dans les prairies qui abondent
Dans ce beau paradis sans propriétaire
Quand le temps gris n'entasse pas les pierres

INCONSOLABLE RAISON

Sur cette pierre je bâtirai une cabane
Pour les amis que je n'ai pas mérités
Comme mes ennemis qui me poussent sur les routes
Et que je dois convoyer pour chasser le doute
De leurs têtes ensorcelées par la haine facile
Je trahis les miens et promets à mes ennemis
Pour un peu de pain et de paix pour une nuit
Cette arche de bois gravée de mots par le feu
De la joie mystérieuse mise en déroute
Par les gestes fautifs d'idiots reconnaissants
Les maîtres des forges ont frappé sur l'enclume
Le rythme lancinant des miracles et des infortunes
Et le fer a battu la pierre injuste lancée au hasard
Pour prier des fantômes aux yeux effrayants
Qui font plier les genoux aux cœurs défaillants

La pierre a fait le chemin jusqu'à la cible
Et Goliath s'est écroulé comme une ruine
La maison du berger s'est dressée en croix
Les suppliciés ont réclamé de l'eau
Les soldats ont rejoint leurs mères
J'ai frotté mes mains avec de la terre
Au pied du grand mur jusqu'au ciel
Mes larmes étaient la rosée du matin
Quand l'ombre profonde quittait le désert
Et que les pierres roulaient leur sable
Mon sang rougissait comme le Levant
Les mouettes indolores ne saluaient plus l'Orient
Parce que je déchirais les restes de mes haillons
Sur cette pierre où je bâtirai une cabane
Pour les amis que je n'ai pas mérités

DERNIÈRE SOLITUDE

Dernière solitude sans qu'il soit possible
De lui donner un nom à elle étranger
Un nom qui soit un catégorique néant
Face à face avec le nouveau monde renié
Une blessure ouverte dans le cœur naïf
D'un ancien natif des dernières dates héroïques
Du troupeau humain migrateur hasardeux
Entre les miradors fuyant les chiens polices
Civils délateurs des intelligences fines
Pour muscler le bras des malins virtuoses
Et les performeurs travailleurs zélés
Des machines à broyer les marges inutiles
Au bénéfice des avares de la parole
Uniques mouvements de troupe armée

Des meutes de la terreur nette assassine
Pendant les guerres intestines coliques
L'expulsion des manques à gagner
De la plus-value des intelligences vides
Pour accumuler le sang des lingots pleins
Dans les poches des actionnaires avides
Du vide de l'atmosphère des soumis affamés
De chairs putrides de la misère organisée
Des fonctionnaires corrompus serviles bien notés
Par les patrons modèles à copier-coller
Pour des morts conformes à la réalité
Au viol de l'entendement à la rapine
Virile société ouverte sur Auschwitz
Le poteau des fusillés porte le drapeau

DÉRIVE ININTERROMPUE

Il arrache sa langue pour ne plus se taire
Dans les hauts fonds des cités de la Terre
Il enferme sa voix aux confins du silence
Pour sentir monter en lui le sang du sens
Il ruse avec ses muses espiègles
Gueuses affriolantes déjouant les règles
Le monde emmuré devenu muet s'éloigne
Et s'éteignent les bruits des foires d'empoigne
Il noue les liens de l'oubli autour des vices
Pour un génie de sable il n'est que novice
Et il jette loin son boulet dans les bas-fonds
Les remous de la foule l'inspireront
Le jour du départ chaque heure est fatidique
Pour éloigner sa barque de la rive maudite
Combien de jours avant une terre d'écueil
Pour composer en solitaire son chant d'accueil
Que les muses accompagneront de leurs douces voix
Ce marin de l'Univers cabotant sans lois
Parle le cœur à la bouche une langue neuve
Exilé de la Corne d'Or à Terre-Neuve

SORTI DE LA MER

Sorti de la mer il échoue sur le gravier
D'une terre où son écueil se disperse
En morceaux de son être comme des îles sœurs
Il se ramasse comme le reflux contre les rochers
Comme le flux pour marcher le monde en chantier
Quand le pied des humains façonne rêve
Et chemins ouverts sur l'aventure des esprits
Sorti de la mer tel le magicien surpris
Par l'invention qui lui survivra au glaive
Des miettes de pain dispersées dans le vivier
À d'improbables mouettes de s'approcher
Pour un vol reconnaissant le piège de la peur
De retourner dans le néant des averses
Tandis qu'il culbute sur des masques entiers

Les roches muettes bavardent sous les traits
Du ciseau expressif d'un poète discret
Qui a taillé les portraits de forts caractères
Dont les épopées sont rendues à la terre
Ou bien leur histoire s'ingénie dans les parages
Tandis qu'il essaie d'en déchiffrer les adages
Le vent l'enveloppe comme un habit de soie
Et le bruit des vagues vous ramène à soi
La musique du présent éternel dans le chœur
De l'horizon s'approche comme un acteur
Et joue sur une scène le sable coulant des mains
La sérénade des nuits jusqu'à l'adieu des matins
Aux amants perdus les jours brûlants leur fièvre
À l'ombre de l'encre versée des poèmes d'orfèvres

Sorti de la pierre le masque défie le temps
Malgré ses entailles il se moque des vents
Et toutes les eaux et la terre sur sa tête
Ne pourront ignorer l'arrogance muette
De ces solides soldats paisibles insurgés
Qui ne connaissent que les vents et les marées
Les étoiles les suivent comme des filles charmées
Et le capitaine poète leur chante des mélopées
Seuls, les solitaires écueils s'écartent
Pour leur délivrer bon chemin pour leur barque
Tandis que les dieux en colère frappent le vide
Le ciel laisse gueuler le tonnerre stupide
Après quoi la pluie après elle le beau temps
Les marins gagnent la quille les filles vont chantant

ÉCHOUAGE

Qui chante la paix, la muse musicienne,
Aborde les rives sur les ailes du vent
Et ceux qui attendent toujours qu'on vienne
Happent dans leur filet la lumière des passants
Et envoient à ces musiciens quelques saluts
Lumières captées par des sirènes curieuses
Qui voient venir à elles des mondes inconnus
Des esquifs branlants ou des proues sérieuses
Frôlent leurs côtes sensibles au courant
Et débarquent avec leur viatique encombrant
Les muses aimables les guident quand même

D'affreux génies les traquent comme des baleines
Alors ils déboulent sur les quais de partout
Les caboulots les invitent à boire avec tous
Des liqueurs fortes qui calment même les fous
Quand les délateurs courent à leurs trousses
Papiers tampons profilent des ombres suspectes
Sitôt qu'un quidam zélé les inspecte
Ils tremblent un peu sur leurs jambes maigres
Ces innocents qui ne sont pas de la pègre
Mais qui de leurs galères ont gardé mauvais air
Parce que les flots sont trop lâches et amers

ÉCHOUEMENT

Première heure de la nuit il tourne lui-même
Dans les ressacs du sol cherchant le fond du lit
De l'océan il remonte à la surface sèche
Se cramponnant aux nœuds de la dèche
Il espère la corde solide, un répit
Pour somnoler entre deux heures blêmes
Pour ses rêves cruels qui le malmènent
Les cris voyous le taraudent sans merci
Comme si les incendies allumaient les mèches
Les rancunes sucrées que les flammes lèchent
La peau du supplicié déchirée sans délit
La voix des ordres ordonne qu'on l'emmène
Le voici haletant dans la cage barbelée
D'ombres rugueuses et d'haleines puantes
Roulant dans la boue des miradors
Les foules de ceux-là qui n'ont pour tort
Que d'avoir le regard et l'allure fuyante
Échappés des murs et jamais rappelés

La deuxième heure supplice des damnées
Quand le poing ganté relève son masque
Ses yeux blanchis éclairent la peur du maton
Qui prend son élan pour appliquer la question
Et qui pour réponse laisse tomber le corps flasque
D'un coup de crayon raye l'âme mal née
Il est de tous les sortilèges contre tous

Qui laissent courir le vent des rues policées
Par le doux sommeil des justes consciences
Dans la conformité des forts en sciences
Qui ajustent leurs regards au front plissé
Des palais vieillissants par les rudes frousses

De tous les convois des sans noms et n'avoir pas
Échoués et non promis aux langues de bois
Qui renaissent de leurs cendres comme le feu
Qui couve sa revanche sous les graves ruines
Marmonne des prières de pierres chagrines
Les jours reviennent et chassent les ténébreux

L'AUBE

Tiré de son cauchemar par les rires d'enfants gâtés
Le vie se moque des boniments, donne son présent
Comme un cadeau il reçoit l'invite à la promenade
Et alors il s'aperçoit qu'il marche dans la clarté
Et que son cœur tremble d'un doux sentiment
Il se prend à fredonner au vent une aubade

Des moineaux endimanchés piaffent en fête
Il s'assoit sur un banc comme la beauté innocente
Son corps déguenillé offre son visage
Les passants étonnés reconnaissent le sage
Qui ne fait rien de toutes les heures toquantes
Et qui donne aux oiseaux le pain de sa quête

Après le juste matin et l'heure du turbin
L'homme du banc se lève, secoue son chapeau
Il emprunte le boulevard pour le remonter
À l'heure de l'apéro il rejoint ses poteaux
Qui font à cheval le paris des paris urbains
Il s'approche d'eux et continue à raconter

Ce que dit cet homme il faut le suivre en marche
Car il n'est pas omnibus et saute des points
Il s'arrête pour toiser de près son prochain
Il voit les yeux devine le cœur avise l'arche
Et si le sbire lui plaît et lui cause s'il vous plaît
Monsieur voyez-vous le monde est en marche

MIDI

Ah, midi, c'est l'heure des titis qui vont becter
Pendant la pause des employés il va quêtant
Leur offrir des bonjours et tout son boniment
En ouvrant les portes et saluant du chapeau
Ces belles dames ses beaux messieurs en paletot
Cèdent la dime du dépit la lèvre humectée

Quand c'est l'heure la fourmilière repart
Dans l'autre sens finir la journée à l'envers
De l'endroit où l'homme sage n'est guère
Que pour s'absenter dans des rêveries de départ
Et quand tout le monde du travail est en congé
Il est seul à arpenter le pavé, oyez !

SOIR

Le soir est un autre jour avec d'autres soleils
Car la nuit les êtres ne sont pas pareils
Ils promènent leurs ombres comme feu follet
Des néons stridents et des phares perdus
Ils montent des manèges avec des farfadets
Et espèrent trouver là la vérité toute nue
Sage qui fait sa manche pour coudre son festin
Car avant l'aube on le pourchasse dehors
Et le café crème et les croissants valent de l'or
Et comme il ne veut se priver de rien
Il joue la comédie aux portes des châteaux
Et parfois il finit sa chanson au violon

NUIT

Son salut il le doit à quelques âmes charitables
Qui trouvent sa déconvenue pardonnable
Et de port en port, sur la corde raide,
Il sommeille comme un juste qui plaide
Au tribunal des étoiles les jurés sont des cloches
Qui sonnent la charge aux pions des bastoches

LE SAUVAGE

La vie vendue allume le feu aux ruines du progrès
La main de l'humain remue le sable des terres brûlées
Ainsi finit ce qui commence avant de voir le jour
Car jamais il n'y aura toujours sans la main de l'amour

Le présent cadeau la réalité la poésie
Rien ne te fait plus envie car tu jouis
Ton désir de tout satisfait n'est plus une quête
La vérité le poème la voix du poète

Tu nais sans peur avec l'innocence de l'enfant
Tu dois jouer pour jouer sans souci d'être grand
Tu vis sans peur et sans la morale des méchants
Tu ris sans peur de mourir car tu ris tout le temps

Mais si tu pleures tes larmes sont sucrées
La joie de ton cœur n'est jamais chagrinée
Tu cours tu cries les muses te font des touches
Tu mouilles leurs joues d'un baiser sur leur bouche

L'humanité découragée n'a plus de volonté
Dans les rues la peur du courage avance masquée
Le citoyen sans valeurs est un client acheté
La morale a des gènes éthiques avec le péché

L'humanité laisse dire et laisse faire ses instincts
L'humain paresseux n'espère plus ne croit plus rien
La nature sauvage a donné raison aux chiens
Des colliers et des muselières aux politiciens

L'humanité dérivant échoue sur les banquises
Elle erre vagabonde sur la Terre promise
Elle s'accroche à ses drapeaux cousus de peaux trouées
Dans tous les États le monde angoisse enfermé

L'humanité perdue voudrait une fin heureuse
Mais elle ne quittera pas ses habits de gueuse
Elle préfère la folie à la pensée sérieuse
Elle remet à demain la sagesse rieuse

Je suis resté sauvage par goût de la nature
Qui offre ses avantages sans une rature
Quel beau chantage à l'amour que les airs du futur
Cours sur tous les rivages des terres sans cultures

Je suis sauvage effrayé par les bruits des damnés
Qui vivent dans les cités géantes civilisées
Quels tristes paysages ces visages enfumés
Sauve-moi de cet éloignement de ma dignité

Sauvage je le suis comme mon cœur vagabonde
Qui bat la mer les plaines les montagnes il bonde !
Et je fuis hagard les sourires ingrats des Joconde
Et j'ai assez de mon génie pour toutes mes blondes

Sauvage je reste malgré l'ordre qui enchaîne
Qui ne sait pas mon vrai nom et qui fait de la peine
À toutes les races d'animaux en quarantaine
La barbarie contre le sauvage se nourrit de haine

Le chef de l'humanité est l'argent qui vend la vie
Si tu donnes avec ton cœur ta vie n'a pas de prix
Pour les petits humains le suicide a un seul prix
L'opinion générale se moque bien de la vie

Du moment qu'il mange l'humain est content de lui
Promettez lui qu'il aura toujours plus pauvre que lui
Toujours un inférieur pour lever la main et frapper
L'humain est violent car il est faible par lâcheté

L'humanité a des excuses pour chaque crime
Les juges mènent en prison les pauvres victimes
Les criminels officiels bien hauts restent à la cime
Ceux d'en bas fabriquent les armes dans leurs usines

L'humanité cultive l'obéissance aux chefs
Les humains libres sont des otages dans tous les fiefs
L'amour est interdit et la violence légale
La beauté est un crime et tout le péché banal

La vie vendue il ne reste que la mort à crédit
Le bonheur et la chance et l'espoir sont à ce prix
Les prophètes les professeurs enseignent les soumis
Suivent les règlements les punitions les interdits

Alors l'humanité abandonne sa famille
Elle est fière d'elle-même debout dans ses guenilles
Elle préfère faire le trottoir comme une fille
Oui, la sociale la recevra dans ses bastilles

L'autre humanité servile renie sa dignité
Elle se tait et s'applique à se taire l'éternité
Elle imite ses maîtres pour sa prospérité
Elle ambitionne fort pour gagner poste hérité

L'humanité a gagné la liberté de choisir
La contrainte de naître de vivre et de mourir
Elle ne peut se plaindre des maîtres qui la font souffrir
La souffrance n'a pas de remède à offrir

Mais quelqu'un d'humain une personne anonyme
Une humanité simple et belle comme un cœur pur
Les yeux de la lumière et l'oreille magnanime
Sur nos chemins va faire le bon avec le geste sûr

Sans nom ni prénom ni publicité sans s'annoncer
Avec dans les mains que des mains pour outils à aider
La grande humanité n'a plus qu'un mot pour aimer
L'amour la charité sans avoir été commandé

La belle humanité a gagné l'humilité
Et l'Univers indifférent a grandi étonné
Sans rien dire par le ciel les étoiles ont filé
Notre planète fait le dos rond et n'a qu'à tourner

L'humanité retrouvée rit comme on rit d'être aimé
Quand on s'admire la vie se refait une beauté
Tous les amants boivent le vin de la fraternité
L'amour des pays polis offre l'hospitalité

LE CHEMINEAU

Le désert n'est pas indifférent avec celui qui n'a pas de nom.

Si tu n'es pas mouton, les bergers t'indiffèreront et le loup te respectera.

Alors soit l'homme à la noble marche et dans les Nations soit un piéton.

Tu commerces avec les marchands et partages le pain avec les amis.

Choisis un nom étranger si tu veux être mis de côté mais réponds oui si tu te sens aimé.

Prends la couleur des murs et l'odeur des rues pour passer les frontières.

Continue ton chemin tant que ton cœur patientera et arrête-toi au sourire d'une belle.

L'enfant sera un nouveau monde au monde s'il est le fruit d'un travail.

L'enfant sera à tout le monde si tu te souviens de tous tes pères.

Les mères portent l'enfant mais l'humain sera le lait à maturité.

L'accent est la musique de la langue et le mot un battement de cœur.

Imite l'étranger pour éveiller l'enfant en lui et si tu le fais sourire, montre-toi.

Le jeu apprend les mondes aux gens et tu seras la mise quand l'amitié sera l'enjeu.

Parce qu'à la belle tu dis oui chérie tu as raison et que tu fais ce que tu dois faire selon toi.

Pour toi tu seras tenté souvent par les chemins de traverse mais un autre se perdra dans des travers.

Il y a des cailloux sur la route et des faux pas dans un poème.

Tu resteras un étranger chez les insensés et un hôte chez les amoureux.

Parce que l'amour est ton seul pays et que les cœurs se ressemblent.

L'amitié te différencie de tes autres comme ils sont tous poètes.

Pas besoin de nom ni de chiffres ni de lettres pour aimer et donc pour être aimé.

Après le premier sourire au premier rayon du soleil la belle s'enfuit pour que tu la retiennes.

Elle danse, tu es son maître, mais elle est la muse. Et ton génie s'y use la bouche humide, elle flaire bon ta moustache.

Laisse les cavalières sur les pistes toutes tracées et prend une marcheuse à tes côtés dans les sentiers.

Au clair des lunes l'amour est tout, l'amour est tout seul, avec deux cœurs et un pain entier.

Attache le nouveau-né à ta poitrine et que les muses nouvelles viennent s'y coller.

Tu auras le goût du départ et la hâte des arrivées au premier babillement des aurores.

Va, chemineau !

L'anonymat aurait sauvé Jésus mais les marchands voulaient faire une affaire.

On t'a donné un nom mais tu ne te souviens de rien, quand t'interroge l'inconnu.

Seulement la police cherche à quel identique tu dois être pareil au même.

Fuis les carrefours, éteins tes feux, si l'haleine des chiens pue, si sonnent les alarmes, si hurlent les sirènes de la tyrannie.

Saute dans le fossé, planque-toi, prends ta chance, vaut mieux crever vivant que de te rendre mort.

La désobéissance est ta dernière liberté quand les humains n'ont plus de cœurs et sont devenus clients de l'oppression.

Mais pas tous ne sont restés à l'état de bêtes immondes et donc pas tous ne brisent les liens sacrés de la vie.

Tes amis t'attendent derrière les frontières meurtrières, au-delà des murs imaginaires.

La rose pleure à cause des blessures causées par ses épines, mais les genêts renaissent par milliers avec le printemps; quand la sève monte vers le cœur de l'Univers, ton corps fourbu compose une danse et tu chantes joies et peines.

La muse musicienne glane les épis de l'éternel et l'éternel l'aimera avant l'hiver de la terre.

Elle, la belle, elle te tourne la tête vers son tablier bombé; sa bouche retient un coquelicot printanier, va la bécoter !

La terre roule sous tes pieds depuis tant et tant de saisons, que l'aimée paraît à chaque horizon, tant vit ton désir; tant l'éternel plaisir.

La conquête de toi-même par cette autre - qui est ici l'amie belle; une rencontre comme une eau fraîche sur ton cœur brûlant.

Quand le peuple sort de sa quarantaine, Moise écrit encore et les gens n'entendent pas la suite de ses paroles. Et ce que Moise écrit, c'est la fin du temps et de ces gens : Ô les sourds ! Ô les aveugles rendus indifférents !

Mais, le solitaire, sort du troupeau, il est orphelin de tout, il n'a ni pays, ni nom, ni bien, ni couleur définie, un âge incertain, mais son cœur est neuf et son courage vaillant.

Seul, il continue de marcher à sa cadence, comme s'il était le berger d'un troupeau invisible, il commande à sa destinée, en marche, et chaque fois que son pied écrase le sol, ses yeux dérobent la lumière de l'instant.

Et à force de marches, les pas des solitaires ont ridé la face de la Terre comme une écriture sur un parchemin. Le vent trace et le sable efface les paroles, comme pour se moquer de la tragique comédie qui se joue pendant la révolution terrestre.

Heureux l'anonyme bienfaiteur qui fait le bien sans compter.

Les enfants de l'amour ramassent pas à pas, lettre après lettre, les mots trouvés pendant leur cheminement, et à l'arrêt ils composent des airs dans leur gorge, puis laissent aller tout leur souffle pour chanter nos joies et nos peines.

Les mots trouvés seuls sont les meilleurs.

Distribue tes trouvailles tout autour les amis sauront les recevoir.

Nombreux les jaloux qui te rabroueront et les bons à rien qui se moqueront.

Le bruit ne fait pas la musique.

Tu te lèveras chaque matin ne sachant pas si tu te réveilleras le lendemain, alors, reprends ta marche saine et embrasse ta mie, vous aurez du bon pain avec votre farine, celle qui marche sur la terre et celle qui lève dans le ciel.

Le sans-nom et n'avoir pas, se nomme poète et donne le peu qu'il possède, et si la qualité demeure, nous ne cesserons d'exister.

Le bien être s'offre à la beauté, et le bon avoir satisfait l'hospitalier.

Sans amour on ne peut être reçu, ainsi on dit d'un oiseau qui se pose sur une branche. L'arbre le salue et le vent lui ouvre la porte.

Le fier désert n'est pas insensible aux vagues de sable et les cités de pierres devraient l'entendre et rester modestes.

La nature est dans un homme qui chemine et plante des arbres, sème ses récoltes, entasse les pierres.

Va, chemineau !

Le rossignolet affûte son cri sur le premier rayon de l'aube.

Si la muse s'en va, c'est qu'elle veut que je la retienne.

Mais, lorsque ma muse ne viendra plus, je serai parti.

L'hiver fait son ménage, poussières de neige, gouttes de pluie glacées, poignées de vent gelé.

Je reviendrais sur mes pas si le passé existait; je ne pourrais que regretter mon illusion, et je pourrais avaler mon remord quand le jour se lèverait dans mes reins.

Le printemps ignore toute pitié; il suffit d'aimer le secret des choses; il suffit d'aimer les portes closes.

Je peux. Mais les pierres du chemin, les ornières, les fondrières. Je peux. Avec la douleur. Je peux. La souffrance se laisse vaincre. Et je serai vainqueur.

Le chemineau, va, soliloque, et ses pensées pendouillent à son cou comme breloques; et sa peine arrondit son dos; puis, son pied achoppe une caillasse, son dos se redresse, mais, l'autre, l'autre qu'il espère, l'autre n'est pas encore arrivé à son bord et la route n'en finit pas d'allonger.

Il serre les dents et appuie son pied de toute sa force sur le sol, à en crever la terre !

La soif plus grande que la faim, crache le vent. La gueule de bois grince, geint le froid.

La souffrance est une gueuse qui se moque du mauvais temps et traite les marins de bons à rien.

Mais aussi cette muse qui l'attend là-bas sur son île; cette muse qui le fait languir - sans qu'il ne fut jamais possible qu'elle vint à lui; mais alors cette muse le contraint à fixer son cap sur ses rivages situés juste en dessous des jupes de la mer.

Vent debout sa carcasse s'amène à l'aveugle vers un naufrage attendu. Son désir se nomme prédestinée.

Où se trouve la terre où le corps échouera ? Quel ciel vous entendra – peut-être, crier hourras ?

Le vent soulève tant de questions à la torture !

La réponse est dedans, là, où le travail se fait. Et le remède au mal, le bien trouvé, gratuit. Oui, se rappeler le travail.

Va, chemineau !

Il avait rêvé d'une île, mais c'était une ville. Pas une fille à peau neuve, mais une vieille femme en guenilles.

Il a marché sans voir dans le brouillard de ses pensées jusqu'à ce que sa faim l'arrête et qu'une main rude tendue par la faiblesse lui fit un creux dans son cœur lent pour qu'y tomba le secours.

Il était un sans-nom et il était un n'avoir pas. La ville l'accueillait comme elle accueille toute humanité, par politesse. La ville n'a point de petitesse.

Il sentit le toucher neutre d'une pièce de ferraille dans sa main. Il balbutia un merci à une ombre qui filait. Son regard croisa le visage de la monnaie et il estima que sans doute il l'échangerait contre du pain.

La monnaie se donne et le pain se prend. Il avala son aumône et serra les poings.

Il lève la tête et voit devant lui un écriteau : on embauche. Il ne s'entend pas demander que quelqu'un dit : « Vous pouvez laver la vaisselle? » alors il lui semble qu'il dit à voix forte : « Ouais ! ».

Et le voilà qu'il lave des gamelles et des gamelles et s'apprend qu'il pourra remplir la sienne plus tard. Et même que son employeur lui fournit une mansarde pour y allonger ses hardes et y relever son estime de lui-même, marin d'eau trouble.

Passe le repos, la ville crie ses envies, alors il dévale un boulevard et rentre dans un café avenant. Qu'il est bon de s'asseoir et de jouer au client.

Il siffle un serveur et aguiche au comptoir une souris à l'air tendre qui lui mange les yeux alors qu'il plonge et se noie dans un fol désir.

Va, chemineau !

LE NOM D'UN CHIEN

Elle entre sans frapper, y a pas de porte entre nous
Je lui dis qu'elle est belle pour qu'elle me regarde
Elle se retourne et je me perds dans son visage
Ses yeux noirs et les vagues rougies de ses lèvres
Elle sait que je suis sauvage et m'apprend la liberté

Elle danse un rythme nonchalant
Le Soleil nous attend sur la place
Sa robe glisse sur sa peau soyeuse
Elle tresse une natte de ses cheveux de jais
Et moi chiffonnier je porte joyeux mes hardes

Elle sourit et gambille
Te presse pas je veux regarder le paysage
Le ciel bleu de Paris les yeux de la grisette
Je tangue dans le roulis des pavés
Elle regarde le ciel en nouant son fichu turquoise

Je fais une chanson si elle mime une danse
En me prenant la main elle sautille le long du ruisseau
Ma guitare et mon baluchon balancent en cadence
J'allonge mon pas au trot de cette cavalière
Elle sera fière de moi quand je chanterai au retour

Ne t'en fais pas Dihya que je lui dis
Chaque jour qu'on vit c'est une fête
Même dans le gris un rayon de Soleil est allumé
Moi, je peinturlure la ville avec ses titis
Les jours que l'ouvrier fait avec son cœur en musette

La belle journée en liberté fait la coquette
Elle saute à cloche-pied riant de la Terre au Ciel
Elle marche à mon bras et se marie à mon génie
La muse musicienne inspire mon souffle
Les notes volent dans le vent de ses rires

Et s'il fait mauvais le temps vient m'avertir
Vague de larmes où boire le chagrin
Ma lyre pleine au creux de ses seins
Pince les cordes de ma rude maîtresse au bois blond
Pour la faire chanter et arrêter toute cette pluie

Nous voici installés Dihya Wanka, et moi, Marcel Kleb
Goualant la chansonnette aux chalands pressés
Des vagabonds errants se posent sur la chaussée
On nous voit à tous les coins de rue dans les patelins
Faut profiter des occasions autant qu'on peut

Avec mes zigs la poisse s'éclaircit
Les poltrons baissent le ton arrogant de leur jactance
Ici l'on offre sans compter votre portrait sur mesure
Et les marrons auront leur poire en confiture
Si les quidams ne trouvent pas leur vague à l'âme

Mais les artistes embobinent l'humeur râleuse de la rue
Et les saintes Nitouche et les gais rupins d'la neuille
N'auront qu'à mater les macs coquins et serrer leur bourse
Sous les étoiles dansent les pierrots et la Grande Ourse
Marcel le gavroche donne des frissons à la Môme

Dihya exprime le mélo des larmes de son mouchoir
Les badauds ouvrent la bouche pour boire la rosée
Du soir tombe derrière les monts de piété
La Lune pâlotte souriante et un rayon de Soleil resté allumé
Pour une muse insensée

Terre mère tourne le manège des cieux attendris
Le vent fait siffler les moulins et les meuniers farinés
Dansent avec les boulangères aux fesses de pain
Tandis que les maçons signent leurs façons dans la mie
Du temps pour marier les cathédrales de la faim

Lève haut ton chapeau et passe au voisin le bonjour
Sur la place tu auras croisé plus d'un bel amour
Mais celui des gavroches et chiffons tu n'en trouveras
Que sur le parvis du ciel où les moissonneurs de la joie
Ramassent leurs poches pleines d'inquiètes blessures

Je ramasse l'argent, range ma guitare
C'est l'heure de manger
Le bourgeois sort de sa banque et les bureaux encombrés
Délivrent leurs actionnaires et les bourses dévaluées
Dans le fleuve argenté des lumières et de la prospérité

Viens mon beau faut rentrer dans notre quartier
Nos amis nous attendent pour payer la tournée
De la nuit jusqu'au lever du jour
Nous buvons notre bon alcool des mots
Plumes d'anges sur l'aile de la destinée vogueront

Les mots sont trop souvent des généralités qui servent
À gouverner les êtres vivants sans les nommer
Les parleurs pour paraître savants utilisent les sots
Ce qui ne signifie rien prend le sens de l'idiot
Ne dit rien mais le dit comme il faut et plait aux animaux

Ainsi l'on parle de femme, d'homme, d'enfant, et du vent
Tout dans le même sac vide du tout va communément
Pour cause à défendre et jouer avec les sentiments
Des foules abruties prêtes à tous les vils serments
Qui font de l'humanité le pire des emmerdements

Les prétendants au pouvoir sur les peuples dictateurs
Combinent divines promesses et corrompent les cœurs
Les larbins sucent la moelle et se placent en voleurs
Pour une place au pied du chef trompent les leurs
Et leur servent de bonnes excuses pour tous les malheurs

Ainsi les familles les patries les gangs sur la Terre
Offensent l'amour salissent la beauté dans des guerres
Torturent l'enfance tuent la jeunesse créent des frontières
Leurs artistes composent des œuvres pour les cimetières
Le dieu si gourmand dans les cieux est repu et prospère

Les mots sont les mots le bon bien l'idiot un cancre
La parole vole au vent l'écrit se noie dans l'encre
Le poète enfante un poème faim au ventre
L'entière humanité souffrante reste au centre
Du langage des tribuns se méfie la vie, que diantre

HUMAINS

Nous recevons tout du ciel et de la terre
Des dons à offrir des enfants à cultiver

Apportés par le vent et bercés par la mer
Les présents de l'eau et des fruits à manger

Mais l'imagination trop bien nourrie de feu
Repeint le ciel déchire la terre les yeux

Des amoureux mélangent leurs larmes salées
Parce que des cœurs secs viennent tout leur voler

Un matin nous ne verrons plus naître d'enfants
Les hommes et les femmes vivent en tremblant

Un matin nous ne verrons plus naître d'enfants
Les oiseaux ne chantent plus les fleurs se fanant

Un matin nous ne verrons plus naître d'enfants
Le poète sera tué par les méchants

Un matin nous ne verrons plus naître d'enfants
L'amour amour s'est enfui des cœurs hivernant

Je n'ai pas de curiosité pour la mort
Pour l'abîme du néant des jeteurs de sort

Je ne perdrai pas ma vie à jouer au plus fort
Laissant les corps des putains aboyer dehors

Je dis je car je pense seul mes vraies pensées
Je couche avec ma secrète vérité

Sauf votre respect et j'oublie la morale
Je dis et je fais un juste ni bien ni mal

Son âme numérisée son désir coupé
Amour interdit et privé de la beauté

L'errant traverse des déserts sans eau
Sa soif de lui-même excite ses envies

Il négocie son passage à travers les nuits
Et le jour compte ses faiblesses et ses os

Il marche la longueur de son renoncement
Car la volonté abandonne les pénitents

Les faces de la mort défilent dans les rues
L'artisan fabrique des blocs de silence

Les marchands vendent de la cendre et du sel
Le prix des terres stériles flambent au soleil

Entre les murs la patience des suicidés
Clients admirent le vide aux fenêtres

Devant les portes la misère réclame
Un peu de désordre pour bonne police

L'horizon tendu d'acier étrangle son cri
Les vents des fumées étouffent les visions

Les mères promènent des sarcophages
Les éboueurs ramassent le sang pourri

Des fonctionnaires matraquent les moineaux pâles
Les prêtres fourbissent les oripeaux sales

Les cloches fêlées sonnent dans les abîmes
Il est midi dans le camp des usines

Les politiciens bien gras mangent de l'argent
Les citoyens sont de bons clients à crédit

L'armée en premier se gave de budgets
Les polices en second protègent le riche

Des hordes de pauvres pratiquent tous les sports
Et sur les rings les bêtes déchirent leur peau

Les hommes d'affaires parient tant le massacre
Paix des armes une trêve simulacre

Les docteurs administrent les folles envies
Les malades cherchent de nouvelles maladies

Surtout ne pas penser le danger évident
Ce qui est normal est une pierre tombale

Alors on consomme tout ce qui assomme
Ne pas rêver est une chance de survie

On est en éveil ou absent pour le présent
La pointeuse rend tous les comptes transparents

Honte à celui qui priait à l'étude
Les dieux ont perdu toute mansuétude

En exil les volontaires ici l'espoir
Bannie la science ici la croyance

Un humain à genoux plutôt que dieu debout
Des enfants sans questions pas de cancres chantant

Humain au garde-à-vous plutôt que dansant nu
Humaine stérile non terre à chérir

Heureux le marcheur qui va de place en place
De seuil en seuil récolter le nectar de vie

Bienvenue celui qui apporte bien-être
L'hospitalière intelligence l'autre

Au revoir au voyageur à la besace
Qui traîne avec séduisante mélodie

Si digne ambassadeur de l'humanité
Visite les éphémères cités du vent

Et quand dans le désordre revient l'harmonie
Et toutes les bêtes qui font la fête au nid

L'amoureux pleure de joie embrasse sa mie
Nature libertine aux belles vertus

Le monde paraît si beau aux enfants nouveaux
Que pères et mères embrassent leurs êtres

Avoir la vie n'est pas trop à porter longtemps
Quand on aime d'amour on a toujours le temps

Les piafs endimanchés pépient des chansonnettes
Les gens remplissent leurs verres de poèmes

Quand les horloges repartent en vacances
Les gais pinsons font la belle escampette

Le tour du monde sur place au palace
Les copains amènent leurs cavalières

Et l'on peut voir encore sur les quais des ports
Des bateaux en bois toutes les voiles dehors

LES POÈMES NAISSENT SUR LE SABLE

Les poèmes naissent sur le sable
Pierres polies par les mains travailleuses
La mer en guenilles les méprise

Tant que l'eau ne lâchera pas prise
Elle nourrira ses enfants négligents
Poètes de pacotille, savants !

L'humain perd son temps depuis une éternité
À fabriquer des jouets déjà usés
Par d'autres qui y ont déjà pensé

Alors, émigre ! Pendant la marche !
Seul ton pas mesure le temps ici
Le vent qui souffle bat la mesure !

De toutes les façons tu es perdu
Continue ! L'éternité est sauve !
Tu feras de ton sang qu'un vaste encrier

Tu peux écrire, et crier ! Qui entendra ?
Personne n'est l'écho au fond de toi
La mer relève les vagues de ses jupes

Ta mère la mer, ton père le temps
Te voici tombé, te relevant, soit !
Qu'une pierre détachée du rocher

Les poèmes naissent sur le sable
Pierres polies par les mains travailleuses
La mer en guenilles les méprise

ANDANTE

Le poète ne fait pas des rimes
C'est la vie qui rime le poème
Le savant connaît l'infime
Le tout ignore celui qui l'aime

Sois poète maudit pour la science
Savant érudit pour la poésie
Le papier coûte cher l'encre aussi
Tes traces sur le sol auraient suffi

Si tu as entendu ta voix dehors
Tes mots ont inventé la formule de l'or
Si ta mère t'a jeté à la rue
Ton père t'a mis coup de pied au cul

Le temps des assassins confortables
Fournissent les armes des notables
Fuis les pays sans portes et ciels vides
Réclame des murs demande l'exil

Ta peine pliera ton cou orgueilleux
Ton salaire brisera ton genou
Ô toi, ambitieux serpent, ô, malin !
Crache dans ta plaie le goût du destin

Ô toi l'homme fortiche au combat
Saigne ta cervelle d'oiseau et vois !
Les héros de pierre ne parlent pas
Leur martyr procure l'aveugle foi

MODERATO

Alors relève-toi de cette nuit
Ton étoile est un fanal qui luit
Sa lumière te donne ton ombre
Soit le poème malgré le nombre

Et marche vers le fracas des vagues
Le bruit sourd des eaux dans la ragues
Et les vents affolants jouent des cordes
Et les rayons du soleil te mordent

Ouvre les yeux dans la brume salée
Sur la terre imprégnée de brouillard
Va pieds nus débrouillard
Le cœur donné vif à la destinée

Tu as une parole à dire
Tes pensées doivent parler pour dire
Parle ! Même si c'est la mort, parle !
L'amer est bon et le sucré cordial

Ton ami est avec toi écoute
Il conseille le meilleur la route
Au milieu des fantômes sans bouche
Et des morts vivants trafiquants louches

Tu rejoins la grève au jour naissant
L'écume des nuits blêmes s'effaçant
Tu te baignes nu dans la lumière
Joues avec une lune princière

Et soudain quand le rideau retombe
Toute la Terre semble une tombe
Étoile tu brilles comme il le faut
De vivre et de mourir sans défaut

Te voici neuf tu renais à nouveau
Avec ton esquif tu ressors de l'eau
Pierre d'un roc roulé sur le sable
Avec ton couteau tu mets la table

ALLEGRETTO

Les roses sont chères aux vagabonds
Fleur à la bouche, épines au front
La table le lit le toit sans crédit
N'importe où sur la route ici

Qui naguère te faisait attendre
Plaisir fugace, une gâterie
Qui avec le cœur n'était pas tendre
Le sourire cruel d'une flatterie

Au revoir misérables commerces
Je cueille ici un bouquet de gerces
Riant à pleine bouche dans les fossés
Prêtes à soulever robes et fessiers

À pleines mains dans les écuelles
Buvant le vin à leurs mamelles
Enfant prodigue de l'éternité
Je remplis ma gorge à satiété

Les bourgeois se vautrent dans le doré
Ma palette a des couleurs variées
Des paysages aux visages très sages
Des amis sûrs dans tous les villages

Les flics de la morale la baston
N'auront pas réponses à leurs questions
Je vais d'où je viens, je viens où je vais
Sauf mon âme prenez-moi corps et biens

J'ai bien suivi la route du doute
Je n'ai rien cherché j'ai trouvé toute
La comédie des héros paresseux
Qui n'ont qu'un nom pour être heureux

J'ai fait le tour des propriétaires
Qui mangent de la terre à leur dessert
J'ai fait le grand tour de la misère
Les humains sont pires que la guerre

Dégoûté des miettes de l'orgie
Comme l'oiseau j'ai pris mon parti
J'ai volé dans tous les airs pour manger
Des vers j'ai bu l'alcool des poètes

À mon retour dans la rue liberté
Les murs avaient l'envers de la santé
Faut payer un loyer pour circuler
Les croque-morts n'ont aucune pitié

ALLEGRO

Mains ouvertes un pied devant l'autre
Marche le simple le bon apôtre
Récolte la manne la redonne
Au grand dam des dames des bonhommes

Va où ton cœur allègre te pousse
Laisse la raison raisonner la frousse
Ni suivi ni suiveur ni commande
Offre à toutes pour qui tu bandes

Remplis ton cœur tes lèvres débordent
Il bat vaillant sur les champs des hordes
Il sème des graines que tous aiment
Humain d'une main reste bohème

Tu ne diras pas qui m'aime me suit
Tu es avec toi-même qui suffis
À faire le bon le juste le mieux
Compagnon avec celui mal heureux

Ta joie agrandit le ciel tu souris
Tes larmes de pluie mouillent tes haillons
Une gueuse de chair pour compagnon
Te prend la bouche remplie de frissons

C'est Falbala, la folie là, la joie
Pleure tant que tu es ivre de vie
Ris de la mort, la battue de lièvres
Cours les rives de toutes les lèvres

La rumeur n'est plus, vive la clameur
Le cri universel du vrai bonheur
Calme et paisible tempo du coeur
Contre les hurlements de toutes peurs

Marin navigue, paysan sème
Le poète apprend, le savant rêve
Les jours, enfants, inconnus, ils aiment
Les récoltes en herbe qui lèvent

Nous avons pour nous de l'éternité
Un mince et fragile sablier
Prenons soin de nous et de nos enfants
Nos ancêtres nous écoutent souvent

Le sentiment choisit son poème
Tu vis ici habillé de même
Comme tu te vois la rumeur ira
Et ce sera le dit qui te suivra

Sois discret personne ne te suivra
Les suiveurs n'attendent que ton trépas
Les faux poètes profitent aux rois
Les faux savants savent d'où vient le vent

J'ai creusé la terre sous mon ombre
J'ai brassé l'air avec mes mains usées
Avec la pierre taillée j'ai coupé
Mes liens qui me liaient au grand nombre

VIVACE

Vivace, comme la rose pique !
Je salue la poésie publique
Je lui donne toujours la réplique
Je la fous au banc des républiques

L'odeur des boulevards les paniques
Le bruit et les musiques des cliques
Le décor poisseux des amériques
Faces de boucs et fesses de biques

Les fumées les dégueulis du progrès
Les lumières apocalyptiques
Les lunettes noires des loustics
Les peaux de bêtes lustrées par les suées

La rouille des cervelles bétonnées
Les trottoirs des discours des dés pipés
Les boutiques des bouches trop fardées
Le fumier des bourgeois encanaillés

La laideur dans les yeux de la cité
La force des bras de la lâcheté
Les statues pour rappeler les mort-nés
Le caniveau des amours avortés

L'impuissant désir vite rallumé
Par les racoleuses publicités
Les agents culturels font circuler
Le système par le fric régulé

Mais la fille qui sait être libre
Mais le gars qui, à tout, dit non et non
Elle la môme, lui le mioche
Sans quignon, des trous plein les poches

Ils vivent dans la rue le long chemin
La joie au bras le monde sur le dos
La nuit ils se donnent au chaud
Et brûlent leur sang sans dire un mot

Au matin le jour les surprend chiffonnés
Qui s'ébrouent dans la rosée amère
Oisillons de la zone austère
Les becs grands ouverts comme toute faim

Je finis là mon tableau très sombre
La lumière combat toujours l'ombre
Ma faiblesse est de croire à la fin
Heureusement il me reste du pain

Difficile de trouver la chance
Sur le sable les efforts s'effacent
Sans le pain tous les malheureux pensent
Et la fin de leurs faims les agace

Quand ils pensent sans rien dans la panse
Leur corps fébrile comme la terre tremble
La misère, la guerre ensemble
À cause des estomacs pleins qui pensent

Si tu oses dire un mot d'amour
Ils te puniront à errer toujours
Si tu oses parler de la beauté
Ils te crucifieront à une tour

J'ai pris mon courage et me sauvai
Loin des peurs des bêtes écrivais
La lamentable habitude oui
Ne jamais dire non mais toujours oui

PRESTO

Allons, allons, nous voulons oublier
Remplissez les verr' faites d'la fumée
Relaxe ! Faut pas v'nir nous déranger
Cool, cool, tous les babas sont allumés

Au carré des pleins d' fric des sans soucis
On cause on cause démocratie
Système pourri mais nous on est bin
Pas d'obligation d'aller au turbin

La sociale veille sur le bon grain
Chaqu' jour revient le bon samaritain
Quoiqu'tu fasses t'auras l'droit au gâteau
C'est pas d'main que tu te lèveras tôt

S'y a problème tu manifestes
Beaucoup de cognes, un peu de casse
Les discours des premiers de la classe
Distribueront les morceaux de reste

Ne t'occupe pas des pas de chance
Les riches plus riches les ont appauvris
Nous, on demande d'être bien nourris
Pis on veut tous les jouets d'innocence

Bienvenue étranger et au revoir
Étranger ce n'est pas un nom pour nous
Faut qu't'ai le bon profil pour boire
Avec nous tout se passe à genoux

Mais l'étranger instruit de l'étranger
Fait risette à ses hôtes mal emplumés
Vive le pays vive le parti
C'est encore nous qui avons tout construit

PRESTISSIMO

Révolution inventée pas faite
Du sang versé de rois en présidents
Des religieux ministres jusqu'aux dents
Dieux en argent promesses tout' faites

Liberté surveillée par polices
Égalité des pauvres collabos
Fraternité des riches complices
L'autorité adorée sans cerveau

Culte de la raison de la force
Et contre la force de la raison
La raison de la force a raison
La raison a raison de la force

LARGO

Le silence absolu n'existe pas.
J'ai autant de peine que toi.
Je n'ai pas connu la langue maternelle.
Mon exil est universel
On ne sort pas de l'univers.
Alors, je danse dans les ténèbres !

LENTO

Désobéir : premier pas vers la liberté
Apprendre à être libre est le travail
Il ne suffit pas de clamer je suis libre
Il faut être digne de cette liberté

Désobéir est le droit chemin des libres
Pour être hors la loi il faut être honnête
N'avoir jamais besoin de la surveillance
Désobéir : une véritable science

L'oiseau apprend à voler
Sans interdits ni règlements ni morale
Le cœur suffit à la volonté des sages
La pensée qui veut rester libre gouverne

Nos gestes et nos mots disent la paix
Même une juste colère apaise
Une saine révolte est du courage
Disons encor non et non à l'esclavage

ADAGIO

Ma chance c'est d'avoir été aimé
De grandir, apprendre en liberté
Tout seul sans interdits ni morale
Mes sens et ma pensée à fleur de cœur

Avec d'autres races animales
Que l'humain est souvent le plus bête
L'unique nature très morale
La sympathie reste une quête

Chanter pour chanter aimer pour aimer
Pour casser la graine le beau travail
Le ciel fait des rêves un beau vitrail
La douceur de l'eau calme la peine

Oui ! La joie de vivre a des amants !
Oui ! Gare à l'eau vive, gare aux serments!
Je fais bien des erreurs des bêtises
La violence ne m'est pas de mise

LA MER LA VIE LA TERRE

LA MER

L'ordre dans le chaos d'un disciple chahuteur
Obéit à la fuite devant le courage dompteur
La vie brève brave la mort subite
L'enchanteur des rêves suscite
Des pensées creuses les yeux fermés
Des grands gestes foulant l'éternité
Écrit avec la plume légère
Son sentiment à une passagère

LA VIE

Ce que tu sais te porte
Ce que tu ignores t'attend
Il n'y pas vraiment de porte
Que l'ignorance ne puisse franchir
Si dans l'instant pour ouvrir
La curiosité soudaine t'oblige
À taire les fredaines du vent
Pour accueillir le prodige

LA TERRE

Elle ne dit rien elle ne se bat
Elle a le temps tu n'en as pas
Tu respires ce qu'elle t'inspire
Si tu es lâche tu peux la conquérir
Ta volonté n'est pour elle ambition
Ton paradis plein et vide ta nation
Toutes les races qui y surviennent
N'auront plus de gloire que la tienne

LE CIEL

Lève les yeux vers ta petitesse
Ferme ta bouche sur tes faiblesses
Ton nez suffit pour tes proies
Ta peau se tanne par la foi
Tes oreilles averties du silence
Ta marche écourtée de malchance
Tu suis ton ombre de troupeau
Une main sur le cœur l'autre au couteau

LE SOLEIL

L'éclat de tes yeux reflète sa lumière
Ton sang bouillonne dans sa chaudière
Étoile de feu en lutte contre l'oubli
Tes jours paraissent après la nuit
Ton arche cabote sur les flots trop salés
Drague les fonds et aborde les terres habitées
Tu te consumes feu de paille orgueilleux
Ta fierté se moque des astres oublieux

LA LUNE

Tu franchis le jusant aux marées claires
Ton navire passe au noir les frontières
Te voilà marin dans les bras des douces
Qui consolent sur les quais les mousses
Te voici donc capitaine de tes horizons
Ton équipage chante des légendes à l'unisson
Sur le pont de l'Univers passent les bohémiennes
Hautes mers joyeuses qui te mènent

L'EAU

Elle calme la soif de vivre
Le halètement des gens ivres
Sa caresse polit l'ingratitude
Sa froideur saisit le ridicule
Sa bouche prévient les rieurs
Ses yeux confondent les voyeurs
Son corps habite les corps
Elle est notre encore

LE FEU

La flamme forge les dons
Le génie part en fumée
Il laisse dans les cendres
Le goût amer de Décembre
Un trésor inachevé pour les muses
Curieux jouet qui amuse
Le temps d'un soupir il bondit
Et sa renommée est le dit

L'AIR

Il apporte la musique
On chante son nom
Il n'est pas une réplique
Qui lui réponde non
Il allège l'émotion
Il dessine les visages
Il manque à la mort
Il abonde au sort

POÈMES EN FLEURS

.1.

La rose rouge pleure
À cause des blessures
Causées par ses épines

Quand sonnera mon heure
Je prendrai les mesures
Ô ma chère débine

La joie toujours dans mon cœur
J'enlèv'rai mes chaussures
Et baiserai ma copine

.2.

La marguerite blanche
Étale ses pétales
Pour provoquer mon amour

Roule tes rondes hanches
Mieux que ma sœur natale
Tiens mon bras à mes bons jours

Chérie sur qui je penche
Pour baiser ta joue pale
Je suis prêt à tous les tours

.3.

Joli jaune bouton d'or
Fais-moi rire encore
De tes guilis de tes ors

Ta bouche toute beurrée
M'embrasse à pas feutrés
Langue salive à jouer

Bouquet de bonheur le jour
La nuit bleue tu t'endors pour
Réveiller mes chagrins lourds

.4.

Les clochettes du tendre
Le pissenlit du printemps
Pire amer au mauvais temps

Tous mes rendez-vous ratés
Goûtent les herbes salées
Le désespoir emmêlé

Si tu voulais bien de moi
Tu m'inviterais chez toi
L'éternité serait loi

.5.

Parfum de la violette
Envoûte les toilettes
Des belles des coquettes

Tu me tournes la tête
Tu ries sous ta voilette
Tu provoques ma quête

Mais quand finit la fête
Je suis devenu bête
Pour manger tes recettes

.6.

Ciel bleu léger d'un souci
Tout mon ennui réuni
Pas de nuage rien n'est dit

La pluie volage revient
Comme le temps des chagrins
Et les pleurs de ma catin

Si vous passer par là-bas
Au village des Trépas
Ma mie aimée n'y sera

.7.

Le rouge de ta robe
Le feu qui se dérobe
Le désordre d'une aube

Le vent chante et rime
Le cœur de la famine
La foi haute des cimes

Les enfants coquelicots
Se réveillent sans manteau
Entre leurs dents un couteau

.8.

J'ai pleuré sans les larmes
Drap de ma peau en armes
Soldat de peu en charmes

J'ai laissé las mes pieds nus
Abandonné mes mains drues
Sans travail qui m'aurait cru

Le bleuet des métallos
À la sortie des cachots
Blêmissaient les drapeaux

.9.

Moins sauvage que l'humain
Il borde les chants marins
En équipages sereins

Il est l'hôte vagabond
Des apôtres et du don
Des alizés du pardon

Toujours jeune sans jeûner
Il travaille sans fatiguer
Le genêt des libertés

.10.

Il inspire les oiseaux
Graines de poèmes beaux
Nourriture des ciels hauts

Les piafs s'y piquent le bec
Le troubadour l'aime sec
Le vin chantant au rebec

Le chardonneret connaît
La saine paresse l'ivraie
Chardon de l'âne le vrai

.11.

Les hautes solitudes
À hauteur de poète
Le pays des grands pays

Très près des multitudes
Étoile de l'Éden fête
L'éternel entend les cris

Édelweiss dans les pages
Du livre des requêtes
Étudie toute sa vie

.12.

Chrysanthèmes de la mort
Ne font pas pleurer les morts
Vivants ont le mauvais sort

Vous ne voulez pas aller
Car revenir c'est risqué
L'avenir vous connaissez

Des poèmes tout en fleurs
Un panier de fruits du cœur
Une brassée d'amis en pleurs

.13.

Un bouquet de mes pensées
Comme un feu de paille
Dans une nuit emmurée

L'éclat des voix étouffées
Où voulez-vous qu'on aille
Quand est un déporté

Le vent ne peut se mêler
Pour faire voler la caille
La cage est trop dorée

.14.

Mon cœur n'est plus visité
L'abeille ne mielle plus
Mes jours de résignation

Dans ma poche un épi
De lavande parfume
Mon infortune passion

La paix serait-elle répit
Dans la guerre qui fume
L'obscurité des nations

.15.

Farandole jonquille
Joli bouquet de filles
Dans le chant des fontaines

La voix des sources claires
L'eau des mots désaltère
L'amoureuse fredaine

La sècheresse des cœurs
Évaporera les pleurs
Et la joie sera vaine

.16.

Les fanfans la tulipe
Courent à travers le vent
Leurs parents vont chantant

Printemps fume ta pipe
L'amour traverse le temps
Ses enfants sont innocents

Embrasse-moi la lippe
Le jour est à nous souvent
La nuit cache ses amants

.17.

Le chardon va-t-en guerre
Parle langue de pierres
Brave toutes les saisons

Souvenirs de naguère
Il offre son présent fier
De toutes les attentions

Ses fleurs en solitaire
Cueillies par les grands bergers
Emblèmes de nos maisons

.18.

Le gai marin des cimes
Grande robe d'épines
Rose au cœur du Soleil

.19.

À l'envers des abîmes
Le jour nait l'aubépine
La grâce des merveilles

Ne pas cueillir sa rime
Vie sacrée qui sublime
Ses poèmes sont pareils

Il est connu des troupeaux
Familier des immigrants
Qui se caressent à lui

Bavard comme le perdreau
Volubile comme enfant
Apprend tout ce qui se dit

Ses flèches tombent à l'eau
Les bourdons le butinant
Liseron cache l'ami

.20.

La fleur l'œil du poète
Dit ce qu'elle reflète
Le cœur des gens passionnés

À votre boutonnière
Ou sur une bannière
Elle provoque l'émotion

Quand je serai le gisant
Elle gardera mes ans
Comme fidèle amant

XÉNOS

C'est la nuit. C'est toujours la nuit que ça commence. Comme s'il ne pouvait jamais faire jour.

Xénos ouvre les yeux. Il s'est endormi en plein soleil. Il a marché depuis il ne sait combien de temps. Sa veste et ses pantalons de jean lui collent à la peau. Il frissonne. Le vent doux enveloppe encore son rêve.

Blotti contre la pierre, il étire ses membres engourdis. Il ne pense pas. Il sourit au ciel étoilé. Il n'ose pas se mettre debout. Il voudrait encore s'enfoncer mais son corps fait surface; l'esprit léger il se lève.

Tout autour l'horizon est opaque comme une barrière de granit. Il franchit le talus et se retrouve sur le chemin creux. C'est le grand silence. La nuit ne fait que commencer.

Ses chaussures trop grandes accrochent les pierres. Son pas alerte hésite dans le noir du chemin. Il se sent las mais reposé. Une pensée lui vient comme un éclair. Il grimace à la lumière pâle du ciel, la Lune jaunit sa face. Il lève la tête et l'ombre de ses orbites disparaît. Son visage est livide. Comme la pensée à laquelle il ne peut mettre de mot.

Son coeur bat trop vite. Il s'arrête et pose sa main sur sa poitrine. Son pouls fiévreux lui envoie de la chaleur jusqu'aux extrémités du corps. Il tremble. Des gouttes de sueur froide ruissèlent sur toute sa peau.

Quand même il serait resté, qu'il n'aurait pas fui. Car il s'agit bien d'une fuite, n'est-ce pas, du courage il en a, même que c'est lui qui a prévenu les autres avant l'évènement; il s'était préparé à les secourir, au cas où. Mais, pourquoi la fuite?

Et maintenant, sur cette route déserte, loin du malheur, il marche seul avec le destin pour lui. Qu' a-t-il fait des autres?

Xénos reprend sa marche. Son coeur s'est calmé. Maintenant il est tranquille. L'alerte est passée. Il peut continuer. Mais il lui semble marcher sur place. La nuit l'encercle avec sa cage noire, humide. Le froid le saisit un peu alors il accélère son pas, traînant les chaussures qu'il a trouvé sur un mort; les siennes, il les avait usées.

Depuis combien de temps? Depuis combien de temps savait-il que le mal était entré et que l'œil pernicieux du temps avait désigné les siens, pour en finir, mais de quoi?

Du jour et des jours. Xénos était hébété. Il fallait se cacher du soleil, maintenant que la peur était venue et s'était installée.

Et des jours s'étaient écoulés sans qu'il retourne à son travail. Il n'avait pas dit au revoir aux copains, pas même au patron qui était confiant lui, en l'avenir.

Une voix en lui murmurait : « Tu ne peux plus retourner chez toi, c'est trop tard pour leur expliquer, puisqu'avant, à cause de leur insouciance, ils ne t'auraient même pas entendu, et tes paroles les auraient fait rire, de toi. Toi qu'ils aimaient bien à condition que tu sois comme eux, un enfant jouant avec les facilités de la vie qui font penser à rien; à rien que consommer les plaisirs, pour oublier la dure peine des travaux absurdes que le soleil, éclaire, de ses feux.

De ses feux dont la brûlure exténuante pouvait réveiller en toi quelque pensée, une vision pas ordinaire, dans le temps du repos, quand la journée a pris sa part de sang et que ton corps se redresse et que tu vas ouvrir la bouche, pour parler.

Dans le tréfonds de lui la voix s'est tue. Et il est maintenant, seul avec la nuit.

Sa fuite le mène où elle veut.

Xénos escalade les marches du jour, la pierre usée du monde dans la poussière étoilée de lumière, éclat blafard d'un matin monotone, bruit sourd de l'abîme. Sous ses oripeaux couverts de graines et d'humus, Xénos sue en remontant vers la source, à l'orifice béant, devant la nuit, derrière. Il ne sait pas s'il avance ou reste à la même place, comme pétrifié.

Pourtant, de l'humus se répand et des graines tombent au cours de la marche. Le jour, dressé comme un temple, fixe les gerbes. Il se met à en cueillir les têtes et leurs fleurs éclatent dans ses paumes, leurs parfums colorent sa sueur. Dans sa bouche, un goût acide. Il mâche un épi de rose. C'est un feu doux comme le soleil, dans la lumière crue de l'espace sans borne.

Il marche toujours, enfin, il croît qu'il marche, qu'il avance vers le point jaune d'une étoile, qu'elle l'éblouit de son éclat, alors, il baisse les yeux pour voir la route. Il ne peut voir ses pas qui filent dans un nuage poudreux d'eau. Puis il sent des flaques, dans des trous il s'enfonce, de pire en pire, il entre dans le liquide et aussitôt ressort sur le dos d'une pierre.

L'épaule nue de la dune frissonne sous les embruns de l'océan. Xénos devine la barre des vagues prête à fracasser ce néant paysage, visage angoissé, torturé, une grimace du jour. Il aperçoit l'océan qui dérive, sur le ciel. L'étoile jaune a grossi, il se laisse glisser sur le sable.

Le vent rôde ici, il vient jusqu'à lui, le drape et l'étouffe. Il suffoque. Un bourdon vibre, terrible, des tambours battent ses tympans. Le vent passe et va se tenir tout prêt. Le silence strident l'entoure comme un mur de fer. Et le sable coule comme une source vers le fond de l'océan qui, martelant ses vagues, fraye un passage au navire.

Le bateau échoue, sa proue s'écrase en fracas, sa coque se brise comme un oeuf, ses trois mats s'abattent comme des arbres, foudroyés par l'orage, ses voiles partent en lambeaux. Xénos se redresse soudain, il veut arracher ses hardes qui pendent à son corps comme une peau gluante. Ses mains moites s'engluent dans cette boue qui le couvre.

Il a chaud et il a soif, d'un coup, comme au sortir d'un cauchemar. Il fait beau, et pourtant c'est bien une tempête qui a amené l'épave. Il voit une foule sortir de l'eau, gesticulant, hurlant sans doute, car il n'entend rien, que le vent qui gronde près de lui et, plus près encore, ce silence qui l'étourdit.

Il croît s'endormir mais il a les yeux grand ouverts. Un nuage bleu passe avec son ombre noire, le couvre de nuit. Puis, d'un coup, ses yeux sont envahis de lumière. La foule avance. Sans doute espère-t-elle quelque-chose de lui. Doit-il se retirer pour leur dire qu'il ne sait pas? Il aimerait mieux qu'ils passent sans le voir. Il a la certitude de dormir éveillé.

La foule rescapée s'est arrêtée à douze pas. Ils se tiennent en demi-cercle. Un personnage sort de leur masse, sa silhouette noire grandissant sur l'éclat vif du sable mouillé. C'est un géant habillé de riches étoffes bariolées, il porte sur sa tête un masque d'or massif. Les yeux énormes fixent Xénos. Les lèvres du géant remuent, comme s'il parlait fort pour couvrir le bourdon du vent qui s'est rapproché. Xénos reste sourd à la voix du géant.

Le géant fait des gestes vers la foule qui s'approche et grandit autour de lui. Mille masques noirs tournent leurs yeux morts, ouvrent leurs gueules édentées, muettes. Seul le géant a une langue qui danse dans sa bouche avec des mots que Xénos ne peut déchiffrer. Il perçoit des éclats, des rumeurs de gorge, des grincements d'os. Sous son masque d'or, le géant est en transe.

Alors tout bascule. Xénos tombe et roule dans l'ombre et disparaît. Pour reparaître, seul, sur la grève qui roule ses galets comme roulent les mots muets dans sa bouche.

Le géant raconte l'histoire de ce naufrage. Xénos n'entend aucun son mais sa vision se remplit d'images éclatées. Ses oripeaux lui paraissent légers et le bourdon du vent redevient monotone.

Le géant est assis là-bas, face à l'océan, et la foule des masques morts se faufile sur l'ombre horizontale. Comme une orfraie, la foule pousse des petits cris aigus et stridents. Xénos parle à la cadence de cette farandole de la nuit. Xénos dit, sans ouïr sa propre parole.

Le géant écoute le récit du naufrage de Xénos. Étrange est la voix, faisant vibrer l'air tiède et humide:

« Tu es sacrifié comme cette foule désuète, mais tu n'es pas mort pour le monde. Tu es né du chaos, pour l'ordre. Le Grand Mystère commande ».

Le géant soupire et la vague écume :

« Tu devras goûter ses choses terrestres qui seront sur ton chemin, tu devras donner un nom aux choses et aux êtres, à ces masques morts qui errent dans le désordre et la confusion ».

Le génie des vivants souffle et dit encore :

« Tu es vivant parmi les morts et les gisants, tu vis parmi eux. Cherche à comprendre de quoi est faite leur matière en action et rappelles-toi ta marche sur cette misérable terre; tout cela afin que l'esprit règne toujours, sans l'homme ou avec lui : avec sa mémoire remplie de ses morts – tu t'en nourriras sans cesse pour accroître le génie de l'esprit. Tu deviendras sage quand les choses et les êtres ne t'étonneront plus, tu sauras enfin pourquoi ils sont ainsi. Tu auras vaincu le temps. Ne cherche plus la réponse aux questions des morts, ces questions mortes avec leurs réponses : d'où viens-tu, où vas-tu? Jouis éternellement en faisant don de ta personne aux masques morts, car vit en eux aussi, l'esprit ».

Le géant est entré dans la mer et le soleil a mis son masque d'or.

À L'ADAB

À mes chers parents

J'écris mes vers à pieds
La Terre roule sous mes souliers
La houle d'un vin coule d'un moule à lettres

Je sens l'évidence qui va naître
J'ouvre les rideaux à la vedette
Elle lance son premier geste

La chanteuse reste muette
La bouche ouverte
Le vent souffle la fin

D'un vers qu'elle renverse
La créature hurle au vent
Sa douleur son tourment

Alors je fredonne en marchant
Un air du temps mauvais
La voix cassée d'un rossignol

Sur une pierre du désert
Se chauffe un serpent
Mon ombre passe

Je n'arrête jamais
Jusqu'au suivant
Qui mangera mes vers

La mort en cheminant
Relève les gisants
Mon cœur chante

Debout et en route
Sur l'île tranquille
Va éternellement

Je suis né trouveur
Et bon enfant
Pour filles de chœur

Je vais à l'adab
Faire mes politesses
Au diable les compliments

Mes mains caressent
Le roseau du calame
Que le jour a blessé

À Babel,
À l'adab,
Adieu !

Adalbert Gaufiloys, le vieux trouveur, s'était retourné sur nous alors qu'il reprenait la route dans le couchant du Soleil :

À Babel,
À l'adab,
Adieu !

Sans qu'une ligne fut tracée il avait arpenté de son souffle le cercle de notre communauté et chaque vers avait exprimé un sentiment dans son entier.

Était-il à cours de provisions ou allait-il trouver une nouvelle inspiration dans le prochain jour qui s'annonçait déjà ? À la fin de cette nuit où sa parole nous avait abandonnés à notre destin silencieux ? Nos oreilles encore pleines du bruit de ses syllabes de pierres forgées au feu par ce maître de vie dont les vocables emplissaient nos têtes de mots nouveaux que les anciens buvaient à sa bouche comme des élixirs de jeunesse ?

À Babel,
À l'adab,
Adieu !

Adalbert Gaufiloys, il repasserait par ici dans une éternité, ni plus ni moins, comme lorsque nous disons à la naissance de chaque enfant qu'il est un nouveau monde au monde!

À Babel,
À l'adab,
Adieu !

Seule la vague et seul le vent sur le rocher de la Terre.

Ma marche rapide détourne mon chagrin et l'inquiétude s'éloigne.

Combien de pas encore pour retrouver mon calme.

Le jour éblouissant rudoie mes nerfs.

Le fracas de la mer se mélange à l'eau salée de mes larmes.

Le vent mugit et m'asperge d'embruns.

Mon cerveau bouillonne de mon sang.

Noyé dans la brume, je serre les poings en appuyant ma marche; et je tire l'horizon à moi, vers la clarté du Soleil.

Je laisse là la mer et gravis la dune.

Le sable collé à ma silhouette flageolante, je ramène à moi mon ombre qui ne me cède aucun pouce de terrain.

Ma marche pénible me charge une lourde fatigue sur le corps.

Je rage. Je grince des dents.

Des rayons de lumière blanche, et dans ma main la main de mon enfant qui rit, et alors, je suis dans les pensées d'une femme, et puis, avec des amis qui m'espèrent.

Pourquoi ai-je toujours du chagrin et pourquoi cette fièvre chaque fois que je me vois seul.

Ma voix me parle, mes yeux me voient, mes oreilles m'entendent, ma peau me touche, mon nez hume mon odeur.

Ivre de joie et de chagrin mêlés, ayant bu sucre et amertume, j'ouvre mes bras, mon sang se calme.

Le chagrin derrière moi. La joie libérée. Rien d'autre.

Je mesure mes pas dans ma tête et mes pieds me racontent tout ce qu'ils peuvent tirer du sol.

Tombé, le vent me relève; debout, la vague me ramène vers le rocher de la terre, ou alors la mer m'enlève.

Que d'épines dans la braise quand la peau découvre la chair et que les os flambent pour allumer le sang. Et que la moelle bout jusqu'à ce que toute parole soit fondue dans le moule creux de la souffrance. Et qui délivre un atome de joie. Et qui fera naître le sentiment dans un cœur raisonné.

Assis sur le rocher, je me suis laissé aller. La mer m'a rappelé à sa marée entêtée, et son eau m'aurait engloutie si je n'avais pas bondi pour rejoindre la rive et y planter mes deux pieds et reprendre ma marche. Je tangue, saoulé par l'averse de brume affolante dont j'ai bu de fortes gorgées.

Je n'écris pas encore, je serre les dents. Je regarde au loin dans la brume de l'inconnu, ma présence dans cette lumière, le jour me brûle en dedans. Il y a quelque-chose d'obscur derrière moi, le passé qui ne peut me dépasser. Je respire mes émotions à fleur de nuit.

Là-bas, est-ce la porte ouverte du camp que laisse ouverte le rêve impétueux de l'amoureux ? Dois-je attendre que les bras parents de mon être possèdent un laisser-passer ? Où fuis-je à toutes jambes loin des tortures ? Enveloppé du drap de ma peau, en route, je m'écarte des miradors. J'avance, toujours j'avance, tant que je peux marcher, le danger ne me rattrape pas.

Et puis je rejoins l'ami qui m'ouvre sa porte et nous ne sommes plus qu'une parole. À côté de mon chemin, se révèlent les abîmes de la trahison. Ici, je ne suis personne, seule mon idée peut entraîner des suiveurs dont j'ai peur qu'ils ne soient de la racaille à profiter des survivances.

Je ne survis point. Mon cœur bat ma volonté calme. Le courage d'aimer met mes sens en alerte et, à l'instant, l'émotion du voyage prévient mon intelligence, de mon point d'ancrage dans cette vaste existence terrienne.

Je suis ce petit enfant qui attend son père à la sortie du camp. Je suis ce petit enfant qui attend sa mère de l'autre côté de la frontière.

Une vague soustraite à la mer a frappé le rocher et une pierre a roulé sur le sable mouillé. Je suis cette pierre. Une pierre de rêve, un morceau d'étoile dans le lit du dormeur. Et qui me trouvera au réveil aura la surprise de la joie, et moi, moi, je retournerai dans le flot des larmes pour me ressourcer de bonheur. Le bonheur de pleurer parce que j'ai la vie et je suis encore.

Mon enfant me tire la main. Papa, on mange jamais ? Je sursaute. Sa jolie voix me transporte dans un autre rêve et son interrogation est un cadeau au réveil. Je vois jour. Mon enfant s'appelle Jour. Il est le présent. Papa, j'ai faim. Je ris en aspirant une bouffée d'air frais. Et je vois dans le visage du jour, le regard sérieux de mon enfant. Lui, n'a pas envie de rire, il crie : j'ai faim ! Je le prends dans mes bras et traverse la brume.

Le vent caresse de sa main douce les mamelons des roches. Qu'aurai-je fait au miroir pour qu'il grimace ? Mon enfant rit sur mes épaules. Hue, papa cheval. Je grimpe la rive joyeuse. Nous accostons sur le quai de la joie. Les voiles de la mer s'affalent dans le bruit du vent tendre. Notre maison sourit entre le café-

épicerie de chez Gronjean et la vitrine rêveuse de l'armateur Pérol. La voix de ma femme Dihya charme le présent et j'hume le parfum d'écume d'une bonne soupe.

Wanka dégringole de mes épaules et court vers la porte qui s'ouvre sur le tissu d'une robe coloriée d'azur. Maman sert l'enfant contre elle. Ses mains parfaites à plat sur le dos de notre fils, et ses yeux qui caressent les miens mouillés de fièvre amoureuse. Je rentre et l'embrasse du bout du bec. Mon cœur chante et ma faim m'accompagne.

Arrivé à la maison des étrangers, en toute détresse, après plein d'épreuves, l'étranger n'a pas d'identité, mais le courage d'aimer le poète savant et l'eau des rochers.

À notre Dame des Ruines, sculpté dans la pierre, le masque des tyrans du coupe-gorge de la rue au Pain, près de la prison de la nation où la parole vole au vent la vie, la jeune fille à la rose porte le bâillon des poètes et dans sa langue elle est le chiffon rouge.

Mais, les idées sont des asiles; le présent de la mort - contre l'amour insolent et la beauté consolée par un poème.

À l'aube d'une nuit de comédie, il s'agit de penser les États comme des commissariats, avec l'orgueil des fiers, le rire du néant et le feu des étés.

Qui a le courage d'aimer la tragédie des peuples est à Paris, la capitale des stupéfactions et des étrangers. Car les pays sont dans les rêves du savant et du poète qui vont, le cœur en paix, seuls.

Le temps n'est plus, l'éternité oui.

L'esprit d'un côté et le corps de l'autre déchire l'idiot.

Cœur de chair et de pensées.

Mon corps est mon pays cultivé par mes soins.

Mon journal ensoleillé même les jours gris est un parterre de pensées vivantes tournées vers le ciel, ballotées par le vent, abreuvées d'eau et nourries de mystère.

Les feuilles de mon journal se détachent du corps de mon arbre penseur saisonnier et sur ces feuilles sèches qui auront abreuvé toute soif, l'encre y dépose des récoltes innombrables.

La misère abandonnée.

Exilé sur les trottoirs, je vais par les rues, porter mon dévolu, jusqu'au soir où j'aurai vu, ce qui est à voir, sur la terre et dans les nues.

J'ai loué la demeure d'un seigneur, le prix hier plus bas qu'aujourd'hui, mais je vivrai sans dette car j'ai choisi d'être libre.

Je paie en sang mon permis de circuler à l'abri du remord, les villes bavardes pourraient m'absorber dans leur ombre sans fonds.

Je n'ai pas le regret de m'absenter de l'ordre des choses classifiées, vous ne me retrouverez dans aucune case je ne fais jamais d'encoche.

Le bonheur à mes pieds, je marche en frôlant les malheurs, ma chance est un bâton de vieillesse taillé dans le cœur d'un arbre fruitier.

Je m'appuie sur mon corps, ma mie danse à mes côtés, ma mie c'est mon pain quotidien, dur comme les murs des villes ou fraîchement pétri à la source des aubes.

Je travaille avec mon cœur, l'amour bat mon sang, la rage court, et la paix rage.

Ma mie s'appuie gentiment sur mon épaule, mes lèvres se mouillent, du coin de mon œil j'aperçois son rictus moqueur, ma mie se moque de moi et de mes ruses, puis elle me donne un baiser chaud, je la renverse par la taille.

Je bande tous mes vers pour rimer avec elle, elle, la chanson qui naît sans peur.

Dans ma peau aime la vie, et la mort attendue patiente au rythme de l'éternité.

J'ai le temps, le temps c'est nous, le temps c'est elle, le temps c'est moi.

Je n'ai pas dit son nom car elle change tout le temps.

Je dois courir avec elle, je ne regarde pas en arrière, le présent en cadeau m'est offert.

Aimer sans raison, bénéfice de mon intérêt, gain innombrable, coupe pleine, ivre d'elle, la vie : je ne dirai pas son nom du moment que je le sais.

Et je vais, par les ruines du futur, ramasser des pierres encore intactes pour les échanger contre le boire, le manger, l'habit, le sommeil, la sécurité des murs.

Mais je ne m'enivre qu'à la source d'une femme dont je tais le nom pour la protéger des envieux.

Mais je parle avec les amis de la nuit, anonymes amoureux de leur vie.

La lumière de la force terrorise l'innocente créature.

La force de la lumière allume l'incendie de la vie sacrée.

Garde ton eau, ami, et partage ta soif !

Nous sommes si peu, riches à éclairer le monde d'une saine lumière, passionnés, dussions-nous tenir fermement nos chandelles.

Nous sommes si nombreux, forts, à ignorer la vie d'une fausse vérité, soumis à l'abandon, dussions-nous détester férocement nous-mêmes.

Alors, je dis non et le répète à l'infini, pour voir si l'absolu me répond.

Mais non, le non est commun à toute extrémité.

Le non, vrai silence, le non terrible pour la science.

La science observe le bruit des mondes.

Le cœur des poètes se prélasse sur l'onde.

L'univers infini, chaos harmonique du poème, où je mets ma prose au défi, moi-je, prétendant à la muse.

Occupe bien ta paresse tout le long des trottoirs et que le monde ne te change pas dès le seuil.

Trouve tes portes et entre, sans peur.

Le vent joueur te met en carte, alors, rire pour pleurer ou pleurer pour rire, tu te choisiras toi-même, beau temps ou tempête, sinon ce sera tant pis.

Rayon de soleil au cœur d'un jour gris ou goutte de pluie un jour de soleil, je chante.

Ma muse me souffle son vrai nom, je prends ma plume pour lui écrire les mots d'un génie.

Vogue les caresses sous elle sur moi de tendresse rebelle, ma mie m'a appelé tant mieux.

Après la dernière vague, la rumeur continue, je tire sur la corde, mon malheur est rompu, j'hisse la voile et me mène à toute joie vers des inconnus.

Entre les feux.

Exilé sur les trottoirs, véritables galeries d'art populaire, je longe les commerces quêteurs qui exposent dans leurs vitrines les artefacts des prétendants à la renommée avec leurs faces maquillées.

Sans avoir aucun, je ramasse les vraies richesses éparpillées dans les rues, grands musées de la vie en marche, où le vent colporte les modes en parfums bruyants.

Et je risque de me cogner à des épaves étalées sur le béton, des gueux stationnés là inspirent la pitié à des bourgeois proprets qui font l'aumône à la tyrannie.

La ritournelle du peuple désuni chuinte d'un accordéon pulmonaire et la voix rouillée d'une Cosette gratte la ferraille tombée dans sa main tournée vers le ciel.

La pauvrette pousse sa goualante aux chalands indifférents et des fois, un bienfaiteur lui glisse un billet à l'odeur du pain, ce qui inspire un trémolo à l'accordéon, la voix pleine de notes étranglées par la manne renouvelée de la providence.

Parce que le pain de l'injustice semé à même le bitume, par la main qui prend sans donner, est une pierre dans la fronde de l'humilié.

Les mains de l'oppression défenestrent les feux que les marâtres éteignent avec des crachats.

Des naufragés errent aux carrefours et ne savent vers où aller, contre, ou pour.

Qui est tombé sans avoir été vu n'aura jamais eu de nom.

Qui s'est levé, débarrassé du manteau de sa misère, pour porter secours à la dignité ?

Qui nomme l'éternel absent quand les cœurs flanchent une fois le ventre plein et sa propre misère distraite ?

Qui servira le premier étranger arrivant et qui protègera le dernier poète savant ?

Qui mourra de vivre, vivra de naître, ignorant la peur ?

La ville la nuit est plus claire que le jour.

Le jour sombre dans une nuit qui ne finira qu'avec la force.

Ma mie m'a cueilli un rayon de soleil et l'a piqué sur mon cœur. Malgré la faim et toutes les heures, notre désir est satisfait de notre bonheur, le bonheur de se rappeler le travail.

Mon amour, ma vie et moi, avons le virus du bonheur et vous l'attraperez si vous avez bon cœur.

Entre les feux passe le flot régulé des éternels migrants, d'un trottoir à l'autre comme entre des quais, ils vont malgré eux comme si la chance existait.

Les ombres gardiennes de mémoires.

Derrière les cartes postales le timbre de son état collé avec la salive de sa langue, l'adresse maladroite de son périple, et quelques traces de sa main écrites en témoignage.

Il y a aussi un désert de la taille d'un humain, un humain qui peint un nuage triste dans un ciel désolé, dans le vent inutile pour féconder l'absence.

Il y a, lui aussi, un enfant de cinq ans, déposé par une main inconnue sur les marches de la sociale. Un rayon de Soleil resté allumé éblouit son regard. Dans son ombre, son corps emballé dans un chiffon blanc frémit, et la bouche neuve de cet enfant embrasse l'air de l'aube qui pointe ses jupes, tandis que de la nuit les yeux de l'enfant semblent rire, rire joyeux.

Malheur à celui qui, trop joyeux, va son chemin sans qu'il ne lui fut jamais utile d'avoir un but pour aimer pour aimer. Alors il va sans nom non-plus, l'enfant qui est grand par le chemin. Mais les hommes armés par le nombre et pauvres de nom lui feront subir les pires avanies, s'il se montre bel amant.

Derrière les cartes postales le décor d'une toile peinte crevée d'azur avec un petit nuage blanc au-dessus et, au-dessous, sur la terre torturée, le visage de la désolation à genoux devant ses bourreaux.

Sans-nom et n'avoir-pas semble le meilleur état pour la nature généreuse et dépensière. Nos enfants s'appellent par mélodies. Leur nom de famille reste secret. Les animaux le savent en naissant. Tous ont un chacun au meilleur de ses dons, que la nature entend.

Qui a pris la photo du paysage en a fait un fantôme tel que dans le miroir se complaisent les visages. La terre reste à tes pieds et le ciel sur ta tête. Comme toute chose ici. Les cartes postales sont du même ennui que les drapeaux torchons au vent.

L'aube avance et tire le jour par la main. La nuit est couchée. La mer du ciel ronchonne, le bébé d'argile biberonne, le berger de tout fredonne. Oui, ma mie, ma mie – mon pain, je dis oui, et tu danses au son de ma flûte, et tu soulèves ta robe, et tu rends jaloux le loup.

Je n'échangerai pas mon bonheur.

Adab : *Désigne à la fois la culture dans un sens très large, l'acquisition d'une éducation littéraire, le sens de la langue, du mot approprié mais aussi la politesse, la courtoisie et les bonnes manières dans les relations avec autrui.*

Pierre Marcel Montmory Éditeur ISBN : 978-2-925190-63-9
Bibliothèque et Archives nationales du Québec Montréal 2024
+ POÉSIE LA VIE : le plus beau journal du monde est produit, réalisé, imprimé et distribué dans les rues de Montréal, au Québec, par le poète vivant au pays de la langue française : Pierre Marcel Montmory, maître trouveur au service du peuple.
+ couverture : sculptures de Nizar Ali BADR de Latakia en Syrie
poésielavie@gmail.com

RECUEILS DE POÈMES

LE POÈTE RETROUVÉ

TON CŒUR SUR NOS PAS

Le Poète en toi, ton unique originalité; t'aime, toi, te fait confiance; fait battre ton cœur qui bat ta volonté d'où naît ton courage.

Tu reçois la tendresse des Muses et tu écoutes le souffle de ton génie dans la paix et le silence.

Et tu dis les paroles inspirées par le Poète.

Tu es le vivant, paisible et silencieux, composant un poème avec les bruits du monde.

La paix et le silence, tu les connais depuis toujours.

Il te faut vivre en paix avec toi et dans ton silence intérieur.

Dehors le monde où s'exprime la complexité humaine.

Dedans, la simplicité du souffle qui porte la voix et le cœur qui bat la mesure.

La mélodie est le dialogue entre soi et le monde.

Les bruits du monde rendent sourd celui qui est occupé par le désir. Le besoin te prive de paix et l'envie brise le silence. Quand tu réussis à être en paix avec toi – que tu t'es débarrassé des besoins, et que règne le silence dans ton intérieur – que ton souffle te suffit, tu jouis de tous les génies qui peuplent ta maison corporelle et qui animent la complexité de ta machine humaine. La machine humaine dont le cerveau est le maître, le ventre le moteur, les membres les outils, et le cœur le guide. Les cinq sens pour te sentir vivant.

Ton poème est donc ton corps avec le monde.
La forme de ton corps poème est le contenu du monde qui remonte à la surface et que tu récoltes et que tu déposes avec ta plume sur le papier en lui donnant la forme des lettres qui font les mots que tu charges d'encre, et remplis de ton sang et qui donne un sens à l'éternité.

Ne te dis pas poète
Ce qui est prétentieux
Tu n'es qu'un visage
Du poète en toi
Le plus souvent roi
Travailleur
Soldat
Vagabond
Et vaniteux

Ne te dis pas poète
Ce qui est prétentieux
Essaie de vivre avec nous
Vivre pas pour nous
Vivre pas pour toi
Vivre avec nous
Ton corps dans nos bras
Ton cœur sur nos pas

LE POÈTE PERDU

Nous pleurons la destruction de Palmyre, les ruines d'une cité antique. Ce ne sont que des pierres. Nous oublions les personnes qui ont toutes un nom bien à elles, et qui sont toutes des œuvres d'art, en chair et en esprit. Là où le Poète s'est surpassé avec une poignée de poussière et une poignée de rosée. Des cœurs d'argile fragile que les bombes écrasent sous les pierres du décor, aujourd'hui.

Les personnes qui ne connaissent ni la paix ni le silence sont les otages de la guerre, la pire des terreurs.

Les personnes qui ne connaissent ni la paix ni le silence sont au coeur de la guerre et des turbulences, entre le tonnerre des bombes et les cris du massacre, pendant la trêve des nuits avec la douleur insomniaque, les yeux hagards des bêtes effrayées, les cœurs bondissants dans les poitrines oppressées, les vents pourris qui sortent du ventre de la bête immonde, les hurlements des sirènes de l'apocalypse et les vociférations des maîtres de guerre dans les haut-parleurs.

Les personnes qui ne connaissent ni la paix ni le silence sont comme les maisons détruites dont l'intérieur est un abîme de torpeur avec des ombres traquant ceux qui râlent encore, bougent ou tentent de se relever; des ombres qui effacent les noms des innocents; des ombres d'une nuit qui ne veut pas finir et dont les aurores sont des soleils de sang noir, des brouillards de larmes.

Les personnes qui ne connaissent ni la paix ni le silence sont les otages des banques qui dévalisent le monde et pillent la planète. Les banques qui évaluent la vie des peuples aux cours de la bourse.

Le poète des personnes qui ne connaissent ni la paix ni le silence est terrorisé pour être empêché de réclamer justice et renverser les tyrans; et alors le poète est torturé sur une croix comme un vulgaire criminel, ou fusillé contre un mur, ou bien alors le poète est forcé de se prosterner au pied des tyrans sous le torchon des drapeaux, l'affreux linceul des peuples.

Le poète des personnes qui ne connaissent ni la paix ni le silence est réhabilité après la victoire des tyrans et l'intronisation de la nouvelle dictature démocratique. Les tyrans en font un héros et construisent pour lui, le dévasté, des monuments de pierres où, à dates fixes, les peuples iront défiler.

Et l'opposition officielle, dans sa différence établie, transforme le poète en martyr, pour recueillir les larmoiements et les gémissements des peuples qui cultivent le goût de la vengeance et le désir de revanche. Ainsi les peuples sont prêts pour le prochain conflit organisé.

Le poète des personnes qui ne connaissent ni la paix ni le silence est affublé d'une nationalité et d'une religion et dans les stades les peuples vont s'adonner à des batailles virtuelles en brandissant leurs signes ostentatoires et en hurlant leurs slogans.

Le poète des personnes qui ne connaissent ni la paix ni le silence fait faire des affaires aux banques avec l'argent de la terreur et des guerres.

LE POÈTE RETROUVÉ

Le véritable poète crée la vie à l'instant et renouvelle chaque chose infiniment. La perfection, il ne peut l'atteindre lui-même.

Un poète, une poétesse authentique, c'est l'amour qui se donne à connaître et qui toujours s'enfuit à peine entrevu.

Un poète original, une poétesse inouïe bat le coeur de la volonté.

Les poètes tiennent éveillés les autres.

Nous ne pouvons vivre pour aucune cause, pour aucune idée, aucun patron, aucun poète ni poétesse, ni pour nous-mêmes - mais seulement avec les autres, dans la poésie qui est la vie.

Le poème c'est le corps qui chante l'éternel présent.

Le poème est un cadeau de l'éternité dans les mains voluptueuses. Il existe une foule de poèmes et chaque citoyen de la Terre invente les siens suivant sa fantaisie.

Certains poètes terrorisent les imaginaires des autres pour imposer la tyrannie de leurs maîtres.

Certains poètes interdisent les questions et imposent réponse à tout, et veulent être pour tout et pour tous.

Le poète s'intéresse au mot très tard dans sa vie, quand il étudie notre civilisation pré-humaine, encore à l'ère de la bestialité.

Le mot est un outil qui sert autant à réaliser qu'à rêver.

Les livres d'histoire sont écrits par des poètes officiels, propriétaires terriens de l'intelligence.

Le poète déchiffre les livres en lisant ce qu'il sait vraiment avec son cœur. Son coeur lui dicte des sentiments et ses sentiments forment sa pensée.

Si les mots du poète grandissent dans le sein de sa mère Liberté, les mots du poète sont fabriqués dans l'atelier de son père Amour.

Si dans son pays d'origine, dans sa famille, le poète ignore le mot et le tout des tyrannies, le poète libre est éduqué avec amour.

Le poète est amour et liberté incarnés. Ta chair telle que tu la vois. Tes sentiments tels que tu les vis.

Les poésies officielles écrites par les poètes domestiques de la tyrannie sont des prisons de l'esprit vues à travers les barreaux d'une cage.

Le poète non engagé par un maître vit avec les autres, mais il ne vit pour personne en particulier. Le poète libre est une humanité et les autres humains ne lui rendent pas toujours son amitié.

Les poètes domestiques sont bien seuls dans leurs salons où leurs maîtres les consignent pour que la vie se taise.

Le libre poète écrit pour chacun dès qu'il commence à parler avec les autres, là où ils se trouvent, dans leurs croyances et leurs préjugés.

Ainsi le poète ne bannit aucun mot, aucun terme ni expression du langage humain. Il bannit seulement l'oppression et l'oppresseur. Le mot n'y est pour rien.

Ce sont les poètes tyrans qu'il faut bannir, il ne faut pas se tromper de cible. Les poètes tyrans savent jouer avec les mots et se jouent de nous, nous trompent hardiment, surtout quand on s'obstine à leur répondre par des mots quand alors il faut les détruire.

On ne parle pas à un tyran, on le détruit.

Le véritable poète, pense à la justice, à ce que l'on a dans le cœur, amour ou haine.

L'ambition donne l'inspiration aux poètes serviles qui passent d'un fanatisme à l'autre.

Les poètes tyrans font passer la servilité pour de l'intelligence.

Les poètes tyrans font croire que le beau est malin et la virtuosité une performance.

Les poètes domestiques cultivent le chacun pour soi. Et le chacun pour soi est un mouchoir de poche qui sert de drapeau aux clients du grand magasin des idées et des joujoux du Mondistan dans une civilisation pré-humaine à l'ère de la bestialité.

Ils sont rares les poètes bien éveillés qui n'ont pour drapeau que l'écrin du ciel et comme rêve le drap de leur peau.

Que mon poème aime!

JAMAIS SEUL
DANS SON EXIL

Le poète est incarné. Ta chair telle que tu la vois.

Que mon poème souffre.

J'ai mal aux dents !

Si nous sommes faits à l'image d'un créateur, alors, comme lui, avec notre libre arbitre, nous faisons bien, nous faisons mal; avec nos pulsions animales nous faisons n'importe quoi; avec notre coeur nous répandons l'amour.

À l'image d'un créateur nous créons notre vie, nous inventons nos légendes, nous inventons notre langue; à notre mesure, nous sommes créateurs incarnés dont le contenu émerge sous la forme de notre esprit dans la chair de notre corps éphémère, aussi éphémère que chaque instant dans l'éternité; nous avons le choix de jouir de ce présent cadeau de l'éternel créateur ou alors, nous pouvons aussi nous résigner à survivre en nous reniant, et nous renierons le créateur en nous soumettant à des hommes de poussière et d'eau, pour un petit pain et des jouets nous réciterons par coeur les paroles d'un créateur unique et rigide inventé par les exploiteurs, et nous vivrons ici dans notre enfer intérieur, au purgatoire de l'exploitation, tout en cotisant en argent et prières pour une place au paradis des promesses, car alors, étant soumis et apostats, nous n'aimerons pas, nous ne connaîtrons que l'intérêt et l'usure.

Heureux celui qui aime le créateur en lui et qui de sa vie fait un paradis; peut s'en aller tranquille pour un deuxième paradis, car ayant laissé derrière lui un bon souvenir dans le coeur de ses amis, au coeur éternel de l'amour où toute créature est amie car étant toute égale dans la création.

Nizar Ali Badr – sculpteur,
né le 24 Janvier 1964
à Latakia, en Syrie

:" J'ai appris l'alphabet humain, de l'obscurité à la lumière de la vie. Les fondements des règles de la vie humaine sont construits sur l'amour et la justice. Je publie en toute sincérité et honnêteté. Mes compositions de pierres sont des formations de travail créatif. Je raconte l'histoire de l'amour et de la vie; je raconte la souffrance et l'oppression, je raconte l'histoire de l'injustice." Je démantèle les pierres de l'alphabet Ougarit. Nous nous réveillons ensemble, dans un processus appelé omission facile. Avec le début de la guerre mondiale contre la Syrie, l'éclatement de la nation, les créations ont abondées. À mes débuts avec la sculpture, je suis tombé en amour avec de petites roches dans les ruisseaux et les bois flottés, travaillés par la nature, en forme de figures animales et humaines. J'observais. Et peu à peu ma créativité personnelle est venue dans cette entreprise grâce à l'Univers. Je suis un sculpteur instinctif pour enseigner les règles et les fondements de la sculpture à travers mes créations. Ma modeste maison est devenue un véritable musée, ma devise dans cette vie que nous nous sommes éloignés de notre humanité et de nos valeurs et de nos mœurs: la propagation de l'amour et le retour à l'authenticité et à la tradition. " (La Bible (Isaïe 14:13-14) : « Je monterai au ciel, plus haut que les étoiles de l'Éternel, j'y mettrai mon trône. J'irai m'asseoir sur le Mont de l'Assemblée; sur les crêtes du Mont Safoon – de : Baal Safoon, dieu d'Ougarit. Je monterai au-dessus des hauteurs des nuées et je ferai comme le Très-Haut »). De ce que je tire du "Mont Safoon, sans maquillage, restera l'homme ascétique que j'aime. Je suis une sélection de mes ancêtres Ugarits. Et un témoin de la Syrie blessée ».

جبل صافون